

# DÉTECTIVE

## VENTRES MAUDITS

Une Polonaise, la femme Vilusz (ci-contre), a décapité son enfant; une autre fille des champs a dépecé son nouveau-né; crimes monstrueux où se mêlent, parfois, la cruauté la plus révoltante et la plus odieuse vengeance.

(Lire, page 4, la tragique enquête de notre envoyé spécial à Ussel, M. MONTARRON.)



# PAR TOUT

## Epuration

**A**VANT de prendre ses vacances, la Cour de Paris a décidé d'examiner, dans les audiences disciplinaires qui groupent les trois premières chambres, l'appel des nombreux avocats qui ont été rayés du barreau à l'occasion des récents scandales.

Parmi les dossiers soumis à cette haute juridiction figure celui d'un licencié en droit, d'origine russe, naturalisé français depuis peu de temps, que le Conseil de l'Ordre a refusé d'inscrire au tableau : il ne s'agit donc



M. de Saint-Auban, bâtonnier, président du Conseil de l'Ordre.

pas d'un « avocat radié », mais d'un candidat évincé.

Sans vouloir apprécier les motifs de l'appelant dont le dossier reste secret, il nous paraît intéressant d'examiner la question d'une façon générale, en restant sur le terrain des principes.

La rafale qui souffle depuis le début de l'année sur tous les corps constitués et qui a révélé l'étendue du mal dont serait mort le pays, si la vigoureuse intervention chirurgicale des pouvoirs publics ne l'avait enrayé, s'est abattue plus particulièrement sur le Palais...

Les honnêtes gens, qui sont encore, heureusement ! une majorité dans le milieu judiciaire, ont été les premiers à solliciter le coup de balai énergique qui les débarrassera des éléments pourris qui risquaient de gangrener l'ensemble.

Les anciens dont les avis, en ces temps troublés, méritent une particulière attention, ont noté la profonde différence qui existait entre le barreau de jadis et celui du temps présent.

C'est parce que trop de facilités ont été données aux candidats-avocats, que le « filtrage » est devenu inexistant.

Auxiliaire de la justice, tel est le titre, la raison d'être, la fonction même de l'avocat. Par une déformation, une trahison de leur rôle, certains se sont imaginés que, sous le couvert de leur robe, ils pouvaient être les complices de leurs clients.

Les cellules occupées actuellement à la Santé par ceux qui en étaient hier les visiteurs libres offrent de cet effondrement de la moralité le triste et probant exemple.

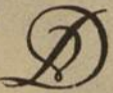
Mais à côté des franches canailles, qui ne ressortent plus que de la compétence des tribunaux de droit commun, se placent tous les éléments nouveaux, importés de fraîche date et insuffisamment adaptés à remplir la haute mission pour laquelle ils doivent, à leur entrée dans la vie professionnelle, prêter serment devant la Cour.

Sans faire de xénophobie, on a le droit d'exiger des serviteurs de la justice des garanties sérieuses.

En dehors des garanties d'honnêteté, condition élémentaire et qu'on a presque honte de rappeler, il en est d'autres, moins impérieuses, mais indispensables malgré tout : garanties de tenue, du respect de la barre. Il est certain que l'on souffre en entendant certains avocats s'exprimer, dans une audience publique, en un langage qui s'apparente davantage au petit nègre qu'au français.

Et ce n'est pas seulement une question de tenue ; c'est aussi une question de probité professionnelle : les clients qu'assistent de tels défenseurs ne sont pas défendus ; les arguments qui pourraient être utilement invoqués disparaissent dans le charabia de la plaidoirie. Un manchot ne pourrait s'improviser chirurgien ; il y a, à la barre, des chirurgiens « manchots ».

C'est pourquoi l'on comprend que l'Ordre des avocats, qui a joué dans la vie politique et sociale du pays, au cours de l'histoire, un rôle de premier plan, veuille se défendre ; cela s'appelle même de la légitime défense.



Pour une fois, Violette Nozières semblait d'accord avec sa mère.

### Le pourvoi de Violette Nozière et de sa mère

Par une sorte de paradoxe, Violette Nozière et sa mère, qui sont deux ennemies irréductibles, se sont trouvées unies par une défense commune, jeudi dernier, devant la Cour de cassation.

Violette prétendait que toute l'instruction était nulle, parce que le juge Lanoire avait oublié de lui dire, à son premier interrogatoire, qu'elle « était libre de ne pas répondre ». Cette mention, d'après M. Christian Talamon qui soutenait le pourvoi, était prescrite à peine de nullité.

Quant à Mme Nozière mère, elle voulait également que toute l'instruction fût recommencée, afin de pouvoir, par un complément d'enquête, rechercher le complice de sa fille, car elle est convaincue que Violette n'a pas commis toute seule le crime.

La Cour tint la balance égale entre la fille et la mère, en rejetant leur double pourvoi.



Mme Fernande Lhérisson est une lafargienne convaincue.

### Madame Lafarge écrivain romantique

La controverse entre lafargiens et antilafargiens, commencée, voici un siècle, par un duel demeure mémorable entre Orfila et Raspail, n'est pas près de prendre fin.

Et voici que, après M. Bouchardon et Mme Marcelle Tinayre, récents apologistes de la « châtelaine » du Glandier, une autre femme de talent vient à la rescousse. Il s'agit de Mme Fernande Lhérisson, avec son beau livre : *Madame Lafarge, écrivain romantique* (1).

Après une alerte biographie de Mme Lafarge et une fresque émouvante des lieux où elle mourut, l'auteur cède la place à Mme Lafarge elle-même. Et c'est une suite exquise de « Pensées et aphorismes », de « Portraits », d'« Anecdotes et Tableaux », qui nous révèlent l'esprit vif, l'âme passionnée, le style direct, malicieux et coloré de cet « écrivain romantique » trop peu connu.



### La roue tourne

L'heure de la pénitence et de la punition a sonné. Les grands financiers qui jadis éclaboussaient Paris de leur luxe connaissent aujourd'hui de dures sanctions : l'ancien président de la Banque Nationale de Crédit, M. André Vincent, vient d'être condamné à trois ans de prison ; il est vrai qu'il a fait appel. Mais la Cour sera-t-elle plus indulgente ?

Le banquier Sacazan, dont le splendide appartement avenue Malakoff contenait des collections évaluées à plusieurs millions, porte, à la Santé, le costume de bure des détenus qui servent d'« auxiliaires » : il portait l'autre jour un énorme paquet de linge et s'affaissa, dans la galerie d'entrée de la prison, sous le poids du fardeau.

La roue tourne...



### Un scandale au Canada

Un « procès en séduction » a été intenté contre J.-T. Brownlee, premier ministre de l'Etat d'Alberta, au Canada, par l'ingénieur Mac Millan.

(1) Editions Delmas, 6, place Saint-Christoly, Bordeaux.



Vivian fut-elle séduite par le gouverneur de l'Alberta ?

lan en faveur de sa fille Vivian. Il accusait le politicien bien connu, qui se trouve depuis huit ans à la tête du gouvernement d'Alberta, d'avoir abusé de miss Mac Millan qui remplissait les fonctions de secrétaire au ministère.

Le père de miss Vivian exigea du ministre 2.000 livres de dommages-intérêts. Brownlee accusa, de son côté, le père et la fille d'avoir ourdi ce complot dans le but de lui extorquer une fortune.

Les débats furent extrêmement mouvementés, et des milliers de curieux assiégeaient le palais de justice. Brownlee et son avocat étaient certains de gagner la partie, et le ministre qui se disait odieusement calomnié, aurait gagné les sympathies du juge. Le jury délibéra pendant cinq heures, et son verdict causa une surprise générale : Brownlee fut reconnu coupable et condamné à verser les 2.000 livres.

Une scène sans précédent se déroula au Palais, lorsque le juge protesta violemment contre ce verdict.



Norma Millen est-elle l'associée ou la victime du gang ?

### Ange ou bête ?

Victime innocente, ou complice de gangster ? Telle est la question angoissante que s'est posé le jury, au cours du procès de Norma Millen, procès qui vient de se dérouler à Dedham, dans le Massachusetts.

Norma, qui n'a que dix-neuf ans, et qui est la fille d'un respectable clergyman, fut arrêtée en même temps que son mari, Murton Millen, et les deux frères de celui-ci.

La bande Millen s'était illustrée par une série de raids, dont le dernier avait eu pour but le pillage de la Needham Trust Company. En prenant la fuite, les malfaiteurs avaient tué un policeman, mais avaient fini par être capturés. Une perquisition démontra que Norma était chargée de la comptabilité de la bande, et avait touché des ristournes sur l'affaire. Tandis que ses complices étaient condamnés à la chaise électrique sans que leur procès ait provoqué d'incidents, celui de Norma avait attiré une foule de curieux. A cause de la chaleur étouffante, plusieurs spectateurs et témoins s'évanouirent. L'avocat de la jeune femme chercha à la représenter sous les traits d'une créature timide et douce, victime de son mari. Mais l'accusation réussit à prouver que Norma avait conduit son affaire avec un cynisme absolu. Elle pleura amèrement entre les bras de son père, le clergyman, en s'entendant condamner à vingt et un ans de prison.

### Publicité de « Détective »

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal, s'adresser à NEO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6<sup>e</sup>).

# PAR TOUT

## VOILA CENT ANS

Un cas étrange

L'Angleterre réhabilita, en 1834, la mémoire de William Shaw. L'erreur des juges datait de 1751. Cette année-là, William Shaw, tapissier de son état, habitait la ville d'Edimbourg et était le père d'une belle jeune fille que plusieurs garçons de la ville demandaient en mariage. Le père favorisait les avances du fils de son ancien ami, Alexandre Robertson. Mais la jeune fille ne voulait épouser que John Lawson, car elle prétendait que les cartes lui avaient toujours promis, avec John Lawson seul, un bonheur sans mélange. De fréquentes disputes s'élevaient donc élevées entre le père et sa fille Catherine ; un jour, même, leur différend donna lieu à une violente querelle. On entendit la jeune fille prononcer plusieurs fois les mots « inhumain », « cruauté », « la mort », sur quoi son père l'avait quittée et, fermant sur lui la porte à clef, était sorti en ville très surexcité.

Un certain Morisson, bijoutier, dont l'appartement n'était séparé de celui de Shaw que par une mince cloison, était celui qui avait entendu ces paroles, et il fut frappé du ton dont elles avaient été prononcées. Pendant les premiers moments qui suivirent le départ de Shaw, tout resta dans le silence, mais bientôt un bruit de gémissements parvint aux oreilles de Morisson. Il se hâta d'appeler les voisins et tous écoutèrent à la porte. A ce moment, dans un dernier soupir, Catherine Shaw prononça : « Père cruel, tu m'as donné la mort ! » La porte ayant été forcée, on découvrit la jeune fille étendue à terre, baignant dans son sang ; à côté d'elle, il y avait un couteau.

A ce moment, Shaw se présente. Ayant jeté les yeux sur le corps de sa fille, il devient pâle, il tremble. Un constable s'approche et le fouille ; on découvre que sa chemise est toute couverte de sang. En vain protestait-il de son innocence ; en vain, il attribue ce sang à une blessure qu'il s'est faite en travaillant à son métier. Il est aussitôt arraché à sa demeure et jeté en prison.

Personne à Edimbourg ne croyait à l'innocence de Shaw. Ce fut donc à la satisfaction générale que le jury l'envoya à l'échafaud, d'où son corps,



Les cartes lui avaient promis l'amour de John Lawson.

transporté à un gibet permanent, effraya pendant une année les habitants du faubourg de Leith...

Quelques années plus tard, un ouvrier qui lui avait succédé comme locataire dans l'appartement du crime supposé découvert un jour, dans une fente du mur, bien visible pourtant, au-dessus de la cheminée, cette lettre écrite au crayon :

« Père barbare, puisque tu as été assez cruel pour m'empêcher d'unir ma destinée à celle du seul homme que j'aie aimé, puisque tu veux me marier à un être que je déteste, je me suis décidée à mettre fin à une aussi cruelle existence. Je me poignarde. — CATHERINE. »

Ce billet, montré aux parents de la défunte, fut immédiatement reconnu pour être de son écriture. Les magistrats de la ville, après en avoir pris connaissance, firent brûler le gibet auquel Shaw avait été pendu. Ils firent mettre sur sa tombe une grande croix de marbre et, durant onze jours, un drapeau blanc fut agité, par ordre supérieur, au-dessus de son tombeau. Mais sa mémoire ne fut légalement réhabilitée que quatre-vingt-trois ans plus tard, alors que tous les siens étaient morts.

LIRE DANS de cette semaine

## LE DOCUMENT ROUGE

la plus sensationnelle confession sur la vie secrète et sexuelle d'une femme



# DÉTECTIVE

ADMINISTRATION  
PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENELLE  
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION  
DIRECTEUR  
MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS  
1 an 6 mois  
FRANCE ET COLONIES ..... 65. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A) ..... 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) ..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective".

# DÉTECTIVE

# LE FAUVE ABATTU

EST grâce à un forçat libéré depuis quelques jours du bagne de Saint-Laurent-du-Maroni que l'on vient d'apprendre en France l'horrible tragédie qui s'est déroulée à l'île de Saint-Joseph-de-Cayenne.

Au cours d'une tentative d'évasion, Joseph Lanio, l'assassin de l'agent Verjus, et un autre condamné du nom de Houttin ont été abattus à coups de carabine. Malheureusement les deux bandits, avant de périr, devaient laisser derrière eux un cadavre, celui du gardien Bruzi, que les misérables assommèrent lâchement à coups de barre de fer et de marteau.

Ainsi donc, une fois encore, dans la relation de ce crime atroce où l'on retrouve, dès sa préparation, l'idée fixe de l'homme enchaîné qui, à tout prix, veut recouvrer une liberté dont la mise au point a demandé une audace inouïe et son exécution une insensibilité de fauve, une fois encore, disons-nous, le nom de Joseph Lanio vient d'être prononcé.

Joseph Lanio ! Si les syllabes de ce nom sonnent aux oreilles des braves gens comme un sourd écho venu des pires bas-fonds parisiens, il n'en représente pas moins, dans l'esprit des « gouapes » de la capitale, ainsi que pour la majeure partie de la population des prisons et du bagne, le bandit modèle, l'homme indomptable qui, n'ayant plus sa liberté, est allé la chercher, jusque dans la mort.

L'information relatant sa mort tragique, et publiée par la presse, n'a pas manqué de soulever parmi ses anciens « potes », clients assidus des bouges situés dans quelques recoins obscurs des rues mal famées du quartier de la place d'Italie, une réelle admiration. Le souvenir de l'apâche est venu à nouveau hanter bien des misérables cervelles.

Quoique mince, petit, la tête enfoncée entre deux épaules osseuses et trop hautes, Lanio n'en était pas moins un « terreur ». De la zone pouilleuse de Bicêtre, où il logeait de préférence, jusqu'au quartier des Gobelins qui marquait le terme du territoire sur lequel il opérait, il n'était pas un « homme » qui, le connaissant, ne craignait de voir luire dans sa main pourtant débile la lame du couteau avec lequel il réglait habituellement ses comptes.

Sa vie était celle d'un chenapan dont les subsides ne pouvaient provenir que du vol et de la prostitution. Ses vols étaient simples : pillage de devanture, de camions arrêtés, attaques nocturnes ; quant à ses petites « amies », femmes ignobles, elles dispensaient des joies à prix modique dans la tourbe cosmopolite qui hante le quartier de la Gare.

Puis, une nuit, était venue l'affaire du Passage des Artistes. Quel rôle atroce, sur la scène du crime, Lanio avait joué ce soir-là, en égorgeant d'un coup de sa terrible « lame » l'agent Verjus qui tentait de l'appréhender ! Malgré son forfait, malgré sa résistance, sa révolte, le bandit avait été arrêté puis incarcéré à la prison de la Santé. Quelques mois plus tard, il comparait devant les Assises de la Seine où, crânant sous les yeux éblouis de quelques-uns de ses comparses, il avait entendu, en souriant, prononcer contre lui la peine de mort. Grâcié, en attendant un prochain départ pour le bagne, il avait été transféré à la Maison centrale de Fontevault.

Mais, dans cette prison, l'homme qui n'avait point frémi devant le spectre rouge et hallucinant de l'échafaud, qui avait accepté comme il aimait à le dire : « d'être confié aux bons soins de M. Deibler », sentit naître en lui la peur terrible de l'exil et le besoin impétueux d'une liberté qu'il voulait retrouver à nouveau, dût-il tuer encore ou être tué.

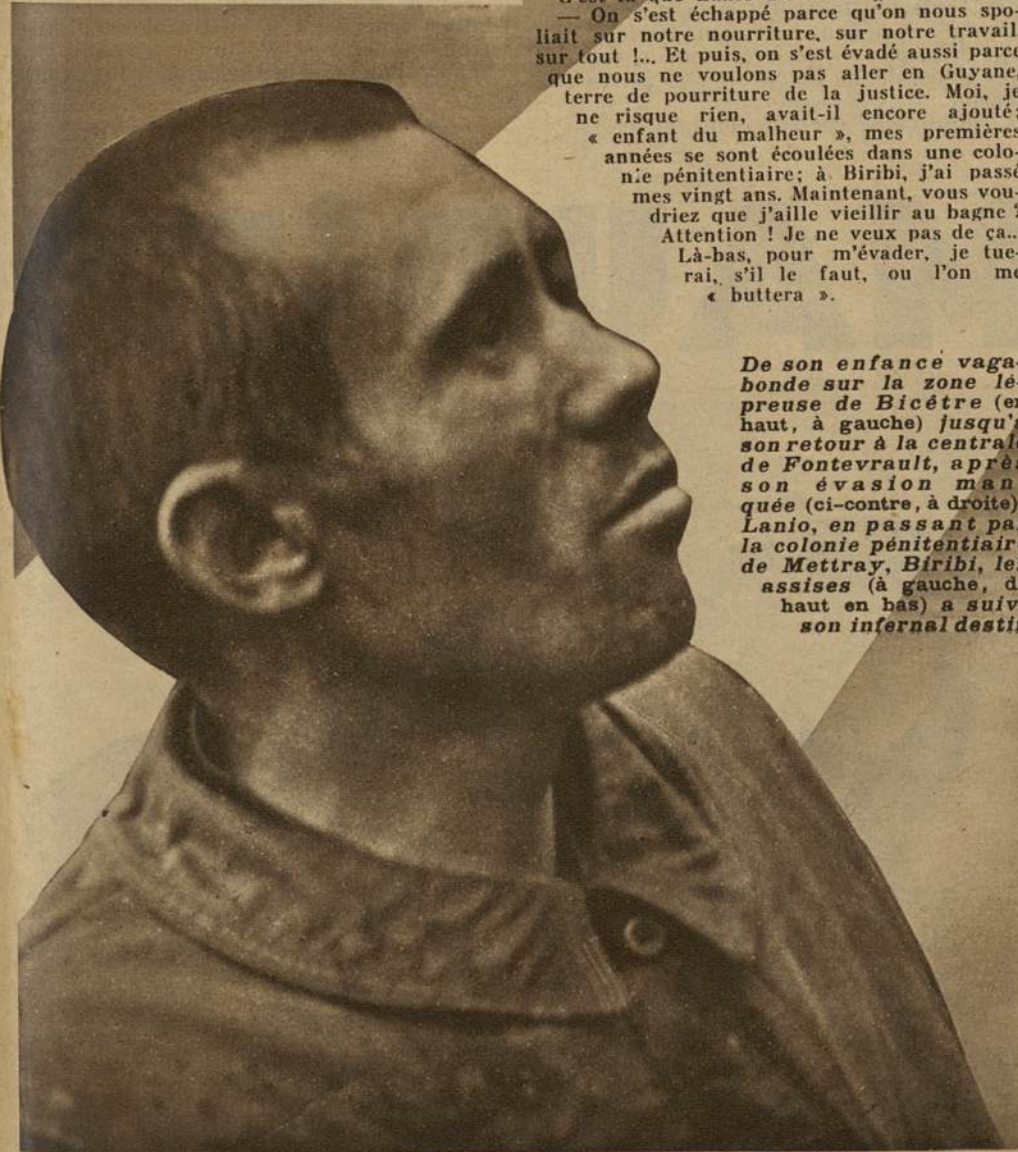
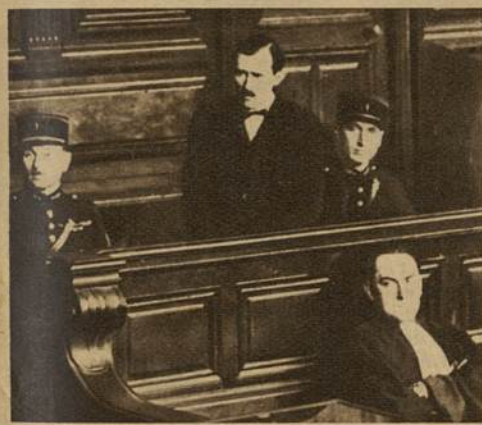
Son idée en tête, mettant tout en œuvre, utilisant, pour servir ses projets, la moindre parcelle d'intelligence qu'il put retrouver au fond de son obscure cervelle, il découvrit dans quatre de ses co-détenus : Kistiaens, Vasseaux, Vaumorin et Ovaère, des hommes décidés à tout et, un soir, après avoir attaqué un gardien, les cinq bandits sautaient le mur de ronde de leur prison et prenaient la clef des champs.

On sait que les évadés furent bientôt repris et conduits à nouveau dans les cachots de punition de la Maison centrale de Fontevault.

C'est là que Lanio dit à son gardien : — On s'est échappé parce qu'on nous spoillait sur notre nourriture, sur notre travail, sur tout !... Et puis, on s'est évadé aussi parce que nous ne voulons pas aller en Guyane, terre de pourriture de la justice. Moi, je ne risque rien, avait-il encore ajouté ; « enfant du malheur », mes premières années se sont écoulées dans une colonie pénitentiaire ; à Biribi, j'ai passé mes vingt ans. Maintenant, vous voudriez que j'aieille vieillir au bagne ?

Attention ! Je ne veux pas de ça... Là-bas, pour m'évader, je tuerai, s'il le faut, ou l'on me « buttera ».

De son enfance vagabonde sur la zone lépreuse de Bicêtre (en haut, à gauche) jusqu'à son retour à la centrale de Fontevault, après son évasion manquée (ci-contre, à droite), Lanio, en passant par la colonie pénitentiaire de Mettray, Biribi, les assises (à gauche, de haut en bas) a suivi son infernal destin.



Il n'échappa à la guillotine que pour aller pourrir dans le cimetière « aux bambous ».

Au mois de mars dernier, Joseph Lanio, déporté sur l'île Royale de la Guyane, s'était lié d'amitié avec un bagnard nommé Houttin. Comme lui, ce dernier était le bandit-type, un être sur qui la répression n'a aucune prise, et dont la néfaste imagination n'entrevoit la liberté que comme un terrain vague permettant de recommencer une vie d'aventures où se trouvent, à la base, le vol et le crime.

Les deux hommes faisaient équipe ; ils ne pensaient qu'à l'évasion. Mais de l'île Royale, si bien gardée par toute une garnison de surveillants armés jusqu'aux dents, comment s'enfuir, lorsque l'on n'est que deux ? Seule révolte de tous les forçats pouvait permettre de supprimer la garde, de s'emparer des armes, des clefs, des canots, des vivres enfin, et de partir vers « la Belle ».

Envisageant les avantages, flairant aussi les dangers, les deux bandits commencèrent prudemment un premier travail d'approche auprès de leurs compagnons. Quelques condamnés acquiescèrent, cependant que de vieux forçats, méfiants dans la réussite d'un projet aussi audacieux, ne voulurent rien entendre.

Le secret était dévolu par trop de gens pour qu'il fût bien gardé. Aussi arriva-t-il, un jour, que, la chose ayant transpiré, Lanio et Houttin furent transportés de l'île Royale à l'île Saint-Joseph où, durant un certain temps, ils se virent tous deux placés sous une surveillance spéciale. Les misérables ne bronchèrent plus. Isolés tout d'abord, ils furent placés ensuite dans une équipe de travailleurs et recommencèrent, comme par le passé, à prendre part aux corvées. Au cours du travail, Lanio et Houttin se virent à nouveau ; ils purent parler et caresser ensemble leurs projets d'évasion qu'ils n'avaient point abandonnés.

Enfin, le 25 avril dernier, à 6 heures du matin, le gardien Bruzi, après avoir fait l'appel dans les cases, conduisit ses hommes sur la route où avait lieu des travaux de réfection. Le gardien est seul avec l'équipe de forçats ; un instant, il se promène, donnant des ordres ; puis il va s'asseoir sur la margelle d'un puits, des profondeurs duquel monte quelque fraîcheur.

Un transporté, sa tâche finie, dépose près de la porte du magasin à outils sa lourde masse de fer. Cet outil représente une arme terrible. Sur le bord de la route où ils sont, Lanio et Houttin ont échangé un regard féroce. Soudain, tous deux bondissent. Lanio s'empare d'une barre de fer ; Houttin, de la lourde masse. Penché vers le puits, le gardien Bruzi rêve, tout en se mirant dans la nappe

d'eau claire. Un coup de marteau s'abat sur sa tête. Le malheureux ne tombe pas. Son casque de liège a amorti le coup. Il titube cependant, il tente en vain de se ressaisir ; mais il n'en a pas le temps ; un deuxième coup de marteau porté à la tempe l'abat roide mort !

— Que personne ne bouge ! ordonne alors Lanio aux hommes de corvée. Si quelqu'un parle, je le tue !

Comme pétrifiés, les forçats sont là, immobiles, ne réalisant pas dans toute son horreur le crime effroyable qui vient d'être perpétré sous leurs yeux.

Lanio et Houttin gagnent maintenant la maison du chef de camp. Dans cette demeure, ils savent que sont entreposées des armes, carabines et grenades. Ils escaladent les marches qui mènent à la véranda. Dans la première pièce, ils rencontrent Mme Flottat qui épluche des légumes. Près d'elle, ses deux enfants, des gargonnets, jouent ; il y a aussi le bagnard Sadoch, employé comme garçon de famille. Celui-ci, à l'apparition des deux bandits, a compris quel horrible dessein les misérables poursuivaient. Le garçon de famille se jette sur eux. Lanio le frappe brutalement d'un coup de barre de fer à la poitrine. Aux cris poussés par Mme Flottat et ses enfants, un condamné porte-clefs nommé Larbi, doué d'une force herculéenne, vient à la rescousse. Par la fenêtre, il réussit à jeter dans le jardin Lanio et son comparse. Tous deux ayant abandonné là, l'un son marteau, l'autre sa barre de fer s'enfuient vers la mer. Derrière eux, arrivent en courant, carabine au poing, le capitaine Muglioni, le chef de camp Flottat et quelques surveillants. Ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, Lanio et Houttin se retournent vers la grève. Devant eux, la gueule menaçante des canons de fusil est braquée. Des sommations leur sont faites ; ni l'un ni l'autre n'y répondent. Lanio crie quelque chose que l'on ne comprend pas, puis, avec Houttin, commence à nager vers le large. Un ordre retentit : « Feu » ! Des détonations crépitent. Au ras des flots, les balles sifflent. Les deux hommes, traqués, ont culbuté ; leur sang teinte de rouge l'onde bleue. Un grand remous ; les requins ont deviné une proie. Ils arrivent ; une gueule monstrueuse s'est ouverte. Houttin a été happé, emporté par un squalo ; il disparaît dans la mer. Le corps de Lanio est repêché. Frappé à la tête, le bandit a été tué sur le coup.

Lanio a voulu risquer sa dernière chance. Le sort a répondu non. Son nom vient de s'inscrire à jamais sur le grand registre des morts qui dorment, en Guyane, dans le morne cimetière des « Bambous ».

Maurice AUBENAS.





# VENTRES

Ussel (de notre envoyé spécial).

Le soleil incendiait la campagne. Les oiseaux, dans les haies, se taisaient. L'accablante chaleur enveloppait de silence et de solitude la terre calcinée. Les fermes, elles-mêmes, avec leurs volets clos, paraissaient abandonnées.

Ce fut le père Mornac qui, le premier, rompit le silence :

— Nous, on n'a rien à se reprocher, dit-il en hochant sa tête osseuse sous son grand chapeau de paille. On a fait notre devoir. On n'accuse personne. Seulement, c'est pas de notre faute, tout de même, si on a découvert chez nous l'affreuse chose.

C'est vrai, fit sa femme, ce n'est pas notre faute et nous avons bien du tourment. Raconter tout ce qu'on a raconté depuis, on en a, comme on dit, les sangs retournés... Tenez, monsieur, nous allons vous faire juge : voilà comment ça s'est passé. C'était vendredi matin. Nous partîmes, mon mari et moi, laissant seul à la ferme le grand-père. Vers huit heures, la mère Chassaing se présenta et déclara qu'elle venait chercher la lame de faucheuse que mon fils avait réparée. Le grand-père donna la lame de faucheuse. La mère Chassaing repartit. Jusque-là rien d'anormal. Je revins trois quarts d'heure après. Les poules avaient fait des saletés dans la cuisine. Je commençai à donner un coup de balai. Alors, tout à coup, je m'aperçus que je balayais un étrange débris de chair. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'un morceau de charogne, apporté là par un chien. En regardant mieux, je m'aperçus qu'il s'agissait d'une main, d'un avant-bras de nouveau-né. Il y avait même un morceau de la cage thoracique. Tout cela était très normalement constitué. On ne pouvait s'y tromper. Vous devinez, monsieur, combien j'ai pu être bouleversée par une découverte de ce genre. J'ai mis tout cela dans un journal et mon mari est allé prévenir le maire, qui, lui-

même, a alerté les gendarmes. Ce qui s'est passé après ne nous regarde plus. Si les gendarmes, comme ces messieurs du Parquet, ont soupçonné la fille Chassaing d'avoir accouché tout dernièrement, c'est leur affaire. Mais ce que je ne peux admettre, c'est qu'on laisse entendre que mon fils a pu être le père de l'enfant, et que c'est là la raison qui a poussé la mère de la fille Chassaing à déposer chez nous les morceaux du cadavre du nouveau-né. Mon fils ne fréquentait pas Angèle Chassaing... Mon fils a trop de raison pour fréquenter une fille aussi facile, une fille qui ne compte plus ses amants... D'ailleurs, ça ne nous regarde pas. La chose dont nous sommes sûrs, c'est qu'un cadavre d'enfant a été coupé en morceaux, c'est que les morceaux trouvés à la maison ont été apportés par méchanceté, par vengeance...

Nous arrivâmes à la ferme. On me montra, dans la sombre cuisine, l'endroit où avait eu lieu la découverte macabre.

— Et vous, grand-père, quand Mme Chassaing est venue chercher la lame de faucheuse, avez-vous remarqué qu'elle déposait sur le sol quelque chose ?

Le grand-père secoua la tête. Il n'a rien vu. L'âge l'a rendu presque aveugle. Il ne se souvient que d'avoir entendu la voix de Mme Chassaing. Il n'a pu remarquer si elle avait à la main un paquet suspect.

— Mais viviez-vous en mauvaise intelligence avec les Chassaing ? Avaient-ils quelque raison de se venger de vous ?

Les Mornac se récrièrent. Modestes cultivateurs, ils vivent sans haine, dans le res-

Dans leur ferme (à gauche), attenante au domaine des Mornac, la mère Chassaing (à droite) et sa fille Angèle se livrent journellement aux travaux des champs.

pect d'autrui, avec le seul souci de la tâche de chaque jour. Et c'est sans arrière-pensée de vengeance qu'ils ont révélé la présence des mystérieux débris de l'enfant dépecé.

\*\*\*

La ferme des Chassaing est située de l'autre côté de la route. Leur champ est contigu au domaine des Mornac. C'est là que je les trouve, tous les trois, le père, la mère et la fille, occupés à faner. D'aussi loin qu'ils m'ont aperçu, ils ont tous les trois interrompu leurs travaux. Ils m'attendent, appuyés sur leurs râteliers en bois. L'odeur du foin coupé emplit l'air. Un jeune chien se vautre dans l'herbe. Comment soupçonner, devant tant de simplicité, le drame secret, cruel et sauvage qui, depuis deux jours, jette l'émoi dans le paisible hameau des Quatre-Vents ?

Et pourtant, on le sent là, tout proche. La mère a un curieux petit chapeau rond perché sur ses cheveux tirés, et son sourire est trop persistant pour être vrai. Le père, gêné, s'efforce, lui aussi, d'être bonhomme. La fille, rougissante, baise

sa tête, comme soumise à un mutisme de commande. Tous les trois s'observent, à la dérobée.

Vous savez de quoi on vous soupçonne, mademoiselle ?

Volubile, la mère s'empresse de répondre :

— Mensonges, méchanceté et compagnie. Angèle n'était point enceinte. Elle a eu seulement, l'autre jour, un léger accident : une grosse perte de sang. Ça l'a prise dans un pagage où elle travaillait. Voilà toute l'histoire. De là, à supposer...

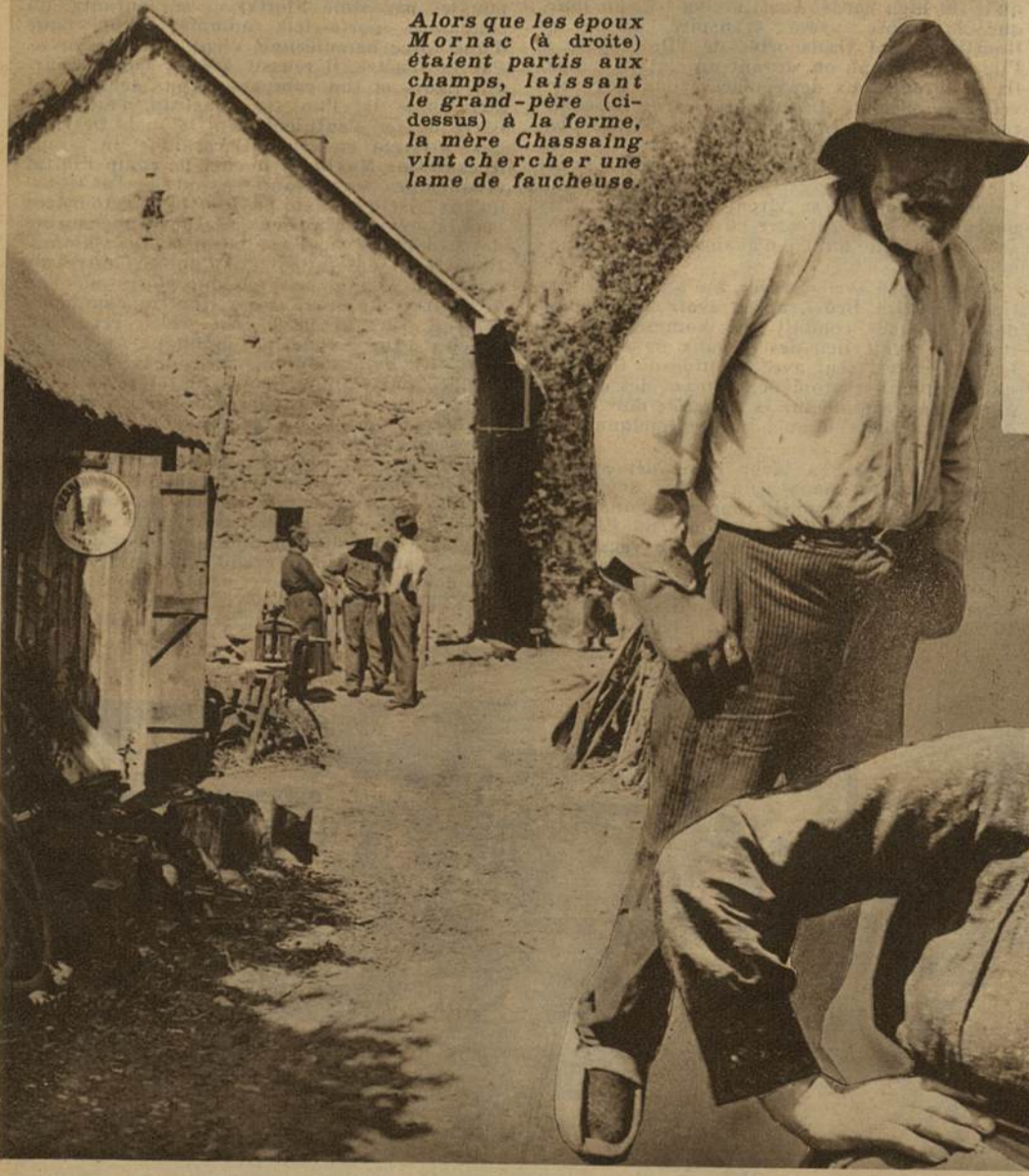
— Les soupçons se sont portés sur votre fille, parce que, précisément, depuis trois mois, on ne la voyait plus guère au hameau.

— Elle ne se cachait pourtant pas.



La femme Vilusz, qui trancha à coups de serpe la tête de son enfant. — A gauche, son mari.

Alors que les époux Mornac (à droite) étaient partis aux champs, laissant le grand-père (ci-dessus) à la ferme, la mère Chassaing vint chercher une lame de faucheuse.



— On a rapproché aussi votre visite de la découverte, le même jour, des débris du nouveau-né trouvés chez les Mornac.

— Simple coïncidence. Ces débris ont pu être trouvés, ramassés et apportés par un chien.

— Le médecin légiste affirme que cela est impossible. Un chien les aurait déchiquetés. La main, l'avant-bras étaient intacts.

— Je vous répète que ma fille n'était pas enceinte, qu'elle n'a pas accouché...

— Les médecins légistes l'ont examinée, pourtant, et ont constaté qu'elle avait mis au monde, six jours avant, un enfant. Qu'est devenu cet enfant ? Allons, vous voyez bien que vous ne pouvez plus nier.

\*\*\*

Eh bien, oui, Angèle Chassaing, il y a six jours, a mis au monde un enfant... Mais l'accident, comme elle dit, est survenu alors qu'elle travaillait aux champs. Elle a accouché au milieu des foin. Mais elle n'a pas cru que l'enfant était viable. Tout à l'heure, elle a désigné aux magistrats du Parquet, aux gendarmes, l'endroit où l'enfant vint au monde. Aucune trace de l'accouchement, cependant, ne subsiste à cet endroit. Par surcroît, qu'est devenu le nouveau-né dont seuls la main, l'avant-bras droits et quatre côtes de la cage thoracique ont été retrouvés dans la cuisine des Mornac ? Quel cruel secret cache cet étrange drame de la maternité, cette nouvelle tragédie des ventres maudits ?

Il y a quelques jours, dans un petit village de la Gironde, à Sadirac, une mère, une Polonoise, la femme Vilusz, tuait son enfant en lui tranchant la tête à coups de serpe et cachait le cadavre dans un chai.

Comme on demandait à la mère dénaturée ce qu'était devenue la tête du petit enfant décapité, elle répondit :

— Les bêtes ont dû la manger !

N'est-elle pas plus angoissante, l'histoire d'Angèle Chassaing qui, souvent, menaçait le fils de ses voisins de lui faire supporter le fruit de ses amours vagabondes, et dont l'enfant dépecé est précisément en partie retrouvé chez ces voisins — comme le symbole d'un macabre et hallucinant chantage ?

Marcel MONTARRON.

# MAUDITS



Moiry (de notre envoyé spécial).

Trois hommes : Michel, le Polonais ; Rada, l'Espagnol, et le père Robillard, un brave retraité septuagénaire.

Une femme : la Dubuisson, comme disaient, avec un peu de mépris, les gens du hameau. Car nul n'ignorait, à Moiry, que « la Dubuisson », ardente blanchisseuse quadragénaire, divorcée, mère d'un gamin de dix ans, recevait des hommes chez elle...

Michel, le Polonais, était parmi ceux auxquels la blanchisseuse accordait ses faveurs. Rada, l'Espagnol, était, lui, une ancienne « connaissance ». Sa liaison avec Mme Dubuisson datait de la guerre. Tous deux avaient alors vécu ensemble à Saint-Etienne. Puis, tandis que la blanchisseuse était revenue à Moiry, Rada était allé se fixer à Paris. L'éloignement n'avait point cependant effacé tout souvenir. Maintes fois, Rada était revenu voir, dans la Nièvre, son ancienne maîtresse...

Le père Robillard, enfin, un vieux retraité du chemin de fer, était le voisin de Mme Dubuisson. Et les bonnes langues disaient que le père Robillard n'était pas sans bénéficier, lui aussi, de certaines prévenances, qu'il récompensait d'ailleurs largement.

Trois hommes, une femme. Voilà les personnages. Le décor est formé par un petit hameau coupé en deux par la route nationale n° 7 : la fameuse « route bleue » Paris-Côte d'Azur. La rue unique du petit hameau est jour et nuit sillonnée de voitures comme un boulevard. Mais les autos, les autocars, les camions qui, sans cesse, se succèdent sur la route comme une longue caravane laissent plus indifférents les gens de Moiry que ne les a laissés, durant deux jours, l'étrange drame dont la blanchisseuse aux trois amants est devenue l'héroïne.

« Ça devait finir comme ça », dit-on aujourd'hui.

On veut dire qu'un dénouement dramatique devait être fatalement la conséquence des assiduités rivales dont la quadragénaire était l'objet. Personne, cependant, n'aurait pu prévoir qu'un des trois rivaux porterait le coup fatal.

Voici comment la chose arriva : ce dimanche-là, de l'autocar venant de Nevers,



Le père Robillard, bien « cuisiné » par le commissaire Buffet, avoue son crime.

descendait Emilio Rada, l'Espagnol. Rada venait de Paris. Il avait quelques sous en poche et, devant lui, quelques semaines de liberté. Il avait eu l'idée de venir passer ses vacances près de son ancienne maîtresse.

La blanchisseuse n'avait pas entièrement accepté l'offre de Rada. Elle craignait, en logeant chez elle l'Espagnol, d'attirer la colère de Michel, le Polonais. Michel, un ouvrier agricole qui travaillait dans les fermes des environs, n'était pas un méchant bougre ; mais la présence de Rada ne pouvait qu'attiser sa jalousie. Ses colères, quand il avait bu, étaient redoutables. Mme Dubuisson ne l'avait-elle pas éconduit maintes fois déjà ? Elle lui pardonnait lorsque, dégrisé, repentant, il revenait la voir.

La paix est à nouveau faite avec Michel, remarquaient les voisins, attentives aux allées et venues du Polonais.

Ce jour-là, comme il fallait s'y attendre, Michel arriva chez la blanchisseuse juste au moment où Rada, l'Espagnol, s'appretait à dîner. On pouvait craindre le pire. Tout sembla s'arranger le mieux du monde.

La quadragénaire au cœur innombrable réunit à sa table ses deux amants. Le repas s'écoula paisible. Le quatrième convive — le gamin de dix ans — écoutait sans trop comprendre ces deux étrangers qui n'étaient ni l'un ni l'autre son père.

La nuit était tombée, et les phares des autos promenaient déjà sur la grande route leur ronde lumineuse, lorsque la porte de la petite maison de la blanchisseuse s'entr'ouvrit. Michel le Polonais en franchit le seuil. Il était seul. On venait de lui faire comprendre qu'il était de trop, qu'il était devenu importun...

« C'est bien, s'était incliné Michel, je m'en vais ».

Il rejoignit sur la route un de ses compatriotes, ouvrier agricole comme lui. Les deux hommes entrèrent au café en face.

« Une partie de billard, Michel, ça te changera les idées ? »



La femme Dubuisson, ardente quadragénaire, accordait ses faveurs à plusieurs amants.

La maison de la blanchisseuse et la demeure du père Robillard étaient voisines.

Le cadavre de Michel fut trouvé près du puits attenant à la maison lard un couteau à la main.



Ayant avoué, le père Robillard, menottes aux mains, va être conduit à la prison de Nevers.

Michel accepta, mais on sentait bien qu'il ne donnait pas au jeu une attention complète.

Une rage sourde l'agitait, faisait trembler ses mains.

« Il faut que j'y retourne », finit-il par dire.

Il était une heure du matin environ. Volets clos, lumières éteintes, le hameau dormait. On entendit pourtant le heurt des coups dans la porte, les éclats d'une discussion, puis un grand cri plaintif qui monta dans l'ombre.

« C'est chez la Dubuisson, diagnostiquèrent les voisins ».

Mais personne ne broncha.

■ ■ ■

Lorsque le jour se leva, un homme était étendu, sur le ventre, dans l'impasse qui conduit à la maison de la blanchisseuse. Le voisin qui, le premier, entr'ouvrit ses volets et l'aperçut, crut que l'homme ainsi étendu cuvait l'ivresse de la nuit. Mais des ouvriers qui partaient aux champs s'arrêtèrent. L'un d'eux se pencha et poussa un cri :

« C'est Michel, Michel que j'ai quitté cette nuit vers une heure du matin... Michel ! »

Michel gémissait encore. Mais les derniers souffles de la vie le quittaient. Du sang rougissait le pavé. On s'aperçut qu'il avait été blessé mortellement au ventre. Il fallait alerter les gendarmes. En attendant leur arrivée, on jeta sur le mort une couverture.



L'espagnol Rada fut soupçonné toute une journée d'être l'assassin du Polonais.

Que s'était-il passé ? Comment reconstituer le drame mystérieux qui avait eu lieu, en pleine nuit, sans témoin ?

La petite maison de la blanchisseuse, timidement, s'était éveillée. Celle du père Robillard aussi. La quadragénaire, Rada l'Espagnol et le vieux retraité sortirent un à un. Allait-on sur leurs visages découvrir la clé de l'énigme ?

« Michel a dû se battre avec un de ses camarades, suggéra la femme Dubuisson. Qu'on l'emporte vite, en tout cas. Ce n'est pas un spectacle pour mon gosse ».

Rada restait silencieux, mais évitait les regards. Le père Robillard paraissait pâle et ses mains tremblaient un peu.

Pour la troisième fois, le camarade de Michel dit qu'il avait quitté ce dernier vers une heure du matin et qu'il s'était dirigé vers la maison de la femme Dubuisson. D'autres venaient dire qu'ils avaient bien entendu, à cette heure-là, des bruits de dispute.

« Rada, c'est toi le coupable ! »

« Par la Madone, jurait Rada, je n'ai pas tué le Polonais. Je reconnais seulement l'avoir bousculé parce qu'il voulait enfoncer la porte de la maison ».

Jusqu'au soir, malgré ses protestations d'innocence, Rada fut tenu pour le seul coupable. Les gendarmes restaient perplexes. Le commissaire Buffet, de la brigade mobile de Clermont-Ferrand, arriva à son tour.

« Je ne crois pas Rada coupable », dit-il. On le regarda.

« Mais qui ? »

« Voulez-vous me laisser seul avec celui-là ».

Il montrait du doigt le père Robillard, le vieux retraité, le voisin de la quadragénaire.

« Mais qui vous permet de l'accuser ? »

« La réflexion du gosse : il vient de me dire qu'il avait vu le vieux intervenir, un couteau à la main. Vous savez bien que la vérité sort de la bouche des enfants ».

Vers onze heures du soir, le père Robillard, très pâle, cracha le morceau : la femme Dubuisson était venue vers une heure du matin le chercher. Il s'était levé, en chemise, s'était armé d'une baïonnette et, comme le Polonais insistait, lui avait porté deux coups au ventre. Rada, venu à la rescousse, n'avait donné que deux coups de poing à l'homme déjà mortellement atteint.

« Et après, père Robillard ? »

« Après, j'ai rejoint la Dubuisson chez elle. Rada a couché dans le lit du gosse. Moi, je me suis couché avec elle et avec son fils, dans le même lit... Ce n'est qu'au matin qu'on s'est aperçu que le Polonais était mort... »

F. DUPIN.

# FAITS DIVERS

Film hebdomadaire, par Marius Larique



Prenant son revolver, le secrétaire fit feu.

**Lundi** Manuel-Garcia Irigoyen, ayant quitté la légation du Pérou, à Bruxelles, où il occupait le poste de secrétaire, vint à Paris retrouver sa jeune femme Lily Chilia, qui habitait depuis huit jours un appartement de la rue Galilée, avec sa mère, Mme Perez-Freire, et sa sœur cadette, Manuel désirait que son épouse reprît avec lui le chemin de la Belgique, mais Lily Chilia Irigoyen, qui avait ses raisons, répondit : « Merci, Bruxelles avec toi, ce n'est pas le Pérou ! » Manuel insista. « J'aime mieux divorcer, ô gué ! j'aime mieux divorcer ! » répliqua la fugitive. Alors il n'hésita plus. Tirant un revolver de sa poche, il fit feu à cinq reprises, blessant grièvement sa femme, et mortellement sa petite belle-sœur, Mercédès. Après quoi, il se précipita dans la cage de l'ascenseur et vint s'écraser sur le palier du rez-de-chaussée. Triste fin pour un diplomate péruvien. Ce drame, qu'on attribue à la jalousie, n'a pas eu l'honneur de bien longs développements dans la presse. Nous sommes en France, où seuls les Français ont le droit de voir étaler leurs misères dans les colonnes des journaux. A Londres ou à New-York, cette tragédie de l'amour et du Pérou eût occupé des pages entières dans les grands quotidiens.



Sa Majesté Camion continue ses exploits.

**Mardi** Décidément, les camions homicides ne désarment pas — c'est le cas de le dire. Dans la seule journée d'hier, on note trois accidents très graves provoqués par ces machines infernales. A Lunel-Viel, dans l'Hérault, un autobus a été heurté par un camion qui l'a projeté contre un platane : seize blessés. Non loin de Besançon, une auto, conduite à lente allure par Mme Berreur, ayant auprès d'elle son fils, un garçonnet de cinq ans, et sa mère, a eu le malheur de rencontrer un de ces engins mortels, monté sur quatre roues. L'enfant a été tué et les deux femmes grièvement blessées. A Villiers-le-Lac, charmante localité du Doubs, c'est un cycliste, Ruth Schila, qui a payé de sa vie le contact trop brutal de Sa Majesté Camion. Deux cadavres et dix-huit blessés, c'est un coquet bilan ! On viendra nous parler, après ça, de l'insécurité des routes sous l'Ancien Régime ! Jamais les bandes armées qui arrêtaient et détroussaient des paisibles voyageurs n'ont fait autant de victimes. Faudra-t-il, devant la carence des pouvoirs publics, qui se refusent à protéger les citoyens automobilistes que ceux-ci organisent eux-mêmes leur défense ? Pour moi, je vais de ce pas me commander un tank de grand tourisme.



M. Benon, qui instruit l'affaire d'espionnage

**Mercredi** M. le juge d'instruction Benon vient de lancer sept nouveaux mandats d'amener dans l'affaire d'espionnage qui l'occupe depuis plusieurs mois, et qui débuta par l'arrestation de Lydia Stahl et des époux Berkovitz. Cela porte à vingt-neuf le nombre des inculpations ordonnées par l'actif magistrat. Pour une grande affaire, c'est une grande affaire. Le malheur, c'est qu'au milieu de toutes ces inculpations, on finit par s'y perdre. J'avoue que, pour ma part, je ne saisis pas très bien le fil qui relie entre eux tous les personnages de... faut-il écrire, ce mélodrame ou cette comédie ? Il y a là un Polonais, Alter Ferivel Strom, qui purge actuellement trois ans de prison à Poissy pour complicité dans l'affaire Fantômas — exacte comme j'ai l'honneur de vous le dire — ; une Russe, nommée Schull, dite Marie-Louise Martin, détenue en Finlande pour espionnage au profit des Soviets ; une Américaine, Mme Levine, née Jacobson, qui a disparu ; deux Françaises, Mme veuve Lacorte et Mlle Geneviève Friendel ; un couple dont on ignore l'identité et la nationalité. Je me demande comment fait M. Benon pour se reconnaître dans cette Babel de l'espionnage.



Julien se rendit au cimetière Montmartre

**Jeudi** Alfred-Léon Julien était artiller et il adorait son métier. La balistique le passionnait. Rentré dans la vie civile, il se fit ouvrier zingueur, mais son âme gardait l'invincible nostalgie de son ancien état. Aussi avait-il installé dans son humble logis, impasse du Ruisseau, un véritable laboratoire où le soir venu, déliré du prosaïsme de la soudure autogène, il se livrait à de savantes recherches sur la composition des engins à explosion. Il en avait même inventé quelques-uns de fort ingénieux. Hélas, Alfred-Léon Julien avait le cœur également explosif. Ce cœur, il l'offrit à une jeune fille, qui le refusa. « Elle me méprise, se dit le pauvre garçon, parce que je suis un simple ouvrier-zingueur. Subir un tel affront est au-dessus des forces d'un ancien artiller ! » Il regagna sa chambre, où il s'enferma. Quelques jours plus tard il en sortit, portant un mystérieux paquet, et se rendit tout droit au cimetière Montmartre. Là, il légua une dernière pensée à la cruelle enfant qui l'avait repoussé. « Ah ! songeait-il, tu as refusé, méchante, de faire bouillir la marmite de notre ménage ! Eh bien, je me suis réservé les effets d'une autre marmite. » Là-dessus il mit le feu à l'engin et se fit sauter le « caisson ».



Garde ta petite sœur, avait dit la maman.

**Vendredi** Voici une chose épouvantable, que je relate le cœur serré, et devant laquelle la raison humaine demeure confondue. A Dôle, deux enfants, un bambin de trois ans et demi, le petit Louis Pernin, et sa petite sœur, un bébé de trois mois, étaient restés seuls à la maison, pendant une courte absence de leurs parents : « Tu vas être bien sage et garder ta petite sœur, avait dit la maman en s'en allant. Maintenant tu es un grand garçon. » Un grand garçon ! Elle ne croyait pas si bien dire, la malheureuse femme ! Comme un grand garçon, en effet, le petit Louis s'était saisi d'une bouteille et, s'approchant du berceau où reposait sa sœur, il l'en frappa de toutes ses faibles forces à la tête. L'innocente victime se mit à crier, mais son frère, en proie au vertige des criminels, redoubla ses coups. Lorsque les voisins accoururent, il était trop tard : le bébé, la tête fracassée, était mort, et le puéril meurtrier regardait le minuscule cadavre d'un œil hébété, comme un assassin adulte. Je pense, devant ce drame atroce, aux théories de Jean-Jacques, qui soutenaient que l'homme naît bon et vertueux et que c'est la société qui le corrompt. Allons donc ! Voyez cet assassin de trois ans !



M. Bonny, qui est actuellement inculpé.

**Samedi** Sur réquisitoire du procureur Gomien, M. Normand, juge d'instruction, vient de notifier une inculpation de corruption de fonctionnaire, tentative et complicité, à l'inspecteur principal Bonny. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'inspecteur Bonny dont il s'agit ici est bien le même qu'un garde des Sceaux embrassait théâtralement, il y a deux mois, et auquel il confiait, avec éclat, la direction des enquêtes concernant l'affaire Prince. Le bruit courait alors que Bonny était appelé aux plus hautes destinées policières et que l'on songeait sérieusement à le nommer directeur de la Sûreté, qui n'était encore que générale. Cela prouve, une fois de plus, que si la roche Tarpéenne est près du Capitole, la rue des Saussaies n'est pas loin non plus du boulevard du Palais. Il y a vraiment, dans cette aventure d'un policier qui ne méritait peut-être « ni cet excès d'honneur ni cette indignité », de quoi faire méditer longuement les philosophes. Je ne suis pas certain qu'ils y songent, car beaucoup de passions, et les moins pures, se mêlent à ces événements. Mais, sans présager encore de leur issue, il n'en reste pas moins qu'il y a ici un thème prodigieux pour un romancier.



La liste des noyades s'allonge chaque jour.

**Dimanche** Nous la voyons reparaitre, aussi sûre que les saisons, à la quatrième page des journaux, la fatale rubrique des baignades mortelles. La mer, le fleuve et la rivière rendent chaque jour au rivage leur lot de cadavres qu'on voyait, quelques heures plus tôt, êtres de chair bien vivants, s'ébattre joyeusement dans le courant des ondes pures. Celui-ci, l'imprudent, étouffé sous la chaleur d'un midi torride, s'est jeté à l'eau après son déjeuner. La congestion le guettait. Il a coulé à pic. Celui-là, qui ne sait point nager, s'est aventuré stupidement où l'onde traîtresse dissimule, sous son miroir impassible, le trou profond où l'on perd pied. Certes, de toutes ces noyades, celles qui m'irritent le plus sont provoquées par l'ignorance des baigneurs. En vérité, le bain de mer, ou en rivière, devrait être interdit à ceux qui ne savent pas nager. Et la liberté ? me direz-vous. Mais est-on libre de conduire une auto sans permis ? Est-on libre de chasser ou de pêcher sans permis ? C'est un vieil ami de douze ans qui émettait l'autre jour devant moi cette idée de créer un permis de baignade, qui serait délivré après examen de natation. Il faut convenir que mon vieil ami de douze ans ne raisonne pas trop mal.

**1 AGRANDISSEMENT POUR 1 FRANC**

Le peintre essaie d'augmenter la valeur d'un franc ! c'est impossible. Mais JÉROME le grand spécialiste des Travaux d'Amateurs, le fait couramment en transformant vos simples photos d'amateurs en magnifiques agrandissements 9x14 qui vous coûteront UN FRANC pièce.

Pour faciliter et hâter nos envois, veuillez vous en tenir aux règles suivantes :

- 1° Commande minimum 5 agrandissements, 5 francs.
- 2° Ces agrandissements peuvent être tirés sur 5 prises de vues différentes.
- 3° Envoyez la pellicule ou la plaque, quel qu'en soit le format et la marque, n'envoyez jamais d'épreuve.
- 4° Le retour des agrandissements est effectué en 48 heures.
- 5° Joindre mandat avec la commande plus 0 fr. 75 par groupe de 5 agrandissements (Port France et Colonies).
- 6° Donner votre adresse exacte et lisible.

**JÉROME** SOCIÉTÉ ANONYME JÉROME, Service DE, 48, boulevard de Strasbourg, Paris (10°).

Un livre indispensable au lecteur de DÉTECTIVE et à l'amateur de romans policiers

**D<sup>r</sup> Edmond LOCARD**

**LA POLICE ET LES MÉTHODES SCIENTIFIQUES**

Avec 48 planches hors texte

**RIEDER** Un vol. 20 fr.

**DE JOLIS SEINS**

Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Laborat. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris, (joindre timb.).

**500.000 FRANCS A GAGNER**

EN PARTICIPANT A LA LOTERIE NATIONALE

J'offre gratis un bon de participation payable 500.000 francs pour le gros lot sur un billet de la LOTERIE NATIONALE, à toute personne me demandant de lui dévoiler ses chances de succès dans la vie : santé, fortune, amour, etc. Demandez-moi un essai gratis et comment avoir cette participation permettant de gagner 500.000 francs.

Ecrivez-moi de suite en indiquant votre date de naissance : Prof. MICHEL, 61, rue Réaumur, Paris 2<sup>e</sup>, et joignez 3 fr. en timbres-poste pour frais.

(Cette annonce n'est valable que pour la France et ses Colonies.)

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOS**

(sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé.

Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE, 75, Rue Lafayette, PARIS

**CONCOURS 1934**

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 37- Fr. 50- Fr. 60-

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0,90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

**MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509**

**ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS**

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

LES **FUSILLÉS** POUR L'EXEMPLE

N<sup>o</sup> spécial du "Crapouillot" : 40 fr.

**CECI INTERESSE**

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 78.401 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 78.410 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 78.414 : Carrières administratives.

Broch. 78.419 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 78.428 : Emplois réservés.

Broch. 78.430 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 78.441 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 78.443 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres), Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 78.449 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 78.457 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 78.462 : Marine marchande.

Broch. 78.467 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 78.472 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 78.483 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 78.489 : Journalisme; secrétariats. — Eloquence usuelle.

Broch. 78.492 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 78.496 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Sans rien payer d'avance, demandez-nous

**L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**

de 900 à 1900

par Léo CLARETIE

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, docteur ès lettres.

4 beaux volumes format 17x25% contenant 2.600 pages dans une élégante reliure peau, inscriptions et filets or aux dos.

I. DES ORIGINES A 1600. — II. LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — III. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — IV. LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Prix des 4 volumes reliés, franco en France : 160 francs payables 20 francs après réception 20 francs par mois ou au comptant 145 francs.

**ŒUVRE REMARQUABLE couronnée par l'Académie Française**

BULLETIN à envoyer, signé ou copié, à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Veuillez m'adresser franco en France l'Histoire de la Littérature française, de Léo Claretie, 4 volumes reliés au prix de 160 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr.

— Ou au comptant : 145 fr. ci-joints, ou contre remboursement :

Nom, prénom : \_\_\_\_\_  
 Profession : \_\_\_\_\_  
 Domicile : \_\_\_\_\_  
 SIGNATURE : \_\_\_\_\_

**AYANT MAIGRI**

de 6 liv. et 6 cms en 6 j. par frictions avec composé à base plantes, me fais devoir faire connaître ma recette peu coûteuse. Ecr. en citant ce journal à Mme des ALBRETS, 18, rue Michodière, Paris.

**8 Fr. DEPUIS L'USINE**

Superbe Montre bracelet forme ronde

Spiral chromométr. lumineux 14 f.

En argent contrôlé..... 39 f.

En forme tonneau, chromé. 39 f.

Dame, plaqué or ou argent. 35 f.

Eng. cont. remboursé - Garantie 10 Ans

**EV LYNDY, MORTEAU p. Besançon**

Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

# LE RÉVEIL DES TRAITANTS



M. le juge Franqueville lança un mandat d'amener contre le « colis ».



Le quai d'embarquement de Boulogne, à un départ pour Buenos-Ayres.



La Sûreté Nationale a communiqué à la presse une note qui, pour les quotidiens, ne vaut sans doute pas plus qu'un maigre filet en quatrième page. Une histoire confuse pour les non initiés et banale à première vue.

« Il y a quelques jours, le paquebot allemand *Cap Arcona* venant de Hambourg et allant à Buenos-Ayres, faisait escale à Boulogne-sur-Mer. Parmi les passagers qui s'embarquaient, se trouvait une jeune fille, Mlle Sauret, demeurant rue Victor-Massé, à Paris, et dont le passeport portait le visa d'entrée en Argentine. Le document indiquait qu'elle était âgée de vingt-et-un ans. Rien ne s'opposait donc à son voyage et la police spéciale la laissa s'embarquer.

« Cependant, après le départ du paquebot, des renseignements furent demandés à Paris. On apprit alors qu'il y a quelques jours le visa avait été refusé à Mlle Sauret par le consulat général, parce que la jeune fille était mineure et qu'elle ne pouvait indiquer la raison de son voyage en Amérique du Sud.

« La police apprit, en outre, que le montant du prix du voyage avait été envoyé télégraphiquement par un nommé Atilio Battisti. « La police spéciale a avisé le Parquet de Boulogne par radio. M. Franqueville, juge d'instruction, a demandé aux autorités consulaires françaises à Buenos-Ayres de faire procéder à l'arrestation de la fille Sauret, dès l'arrivée du *Cap Arcona*, et de la faire revenir en France. On s'efforcera alors de savoir quels sont les dirigeants de cette affaire de traite des blanches ».

L'émouvant, l'exceptionnel élément dramatique de cette note de service tient dans plusieurs choses. D'abord, pour qui connaît un peu l'organisation des trafiquants, l'humour ou la naïveté de la dernière phrase. Ensuite, parce que c'est un épisode du réveil de la traite des blanches pour l'Amérique du Sud. Enfin, parce qu'y surgit un nom étonnant qui rattache cette pauvre aventure à la grande aventure Stavisky.

■ ■ ■

C'est notre grand Albert Londres qui avait révélé au monde étonné l'épopée de la traite et qui avait mis cette effarante organisation à la mode littéraire. A l'époque où il fit *Le Chemin de Buenos-Ayres*, il tombait juste dans l'âge d'or des trafiquants.

Les premiers souteneurs français qui avaient, par hasard — forçats évadés de Guyane, interdits de séjour qui cherchaient fortune dans un pays neuf, hommes traqués du « milieu » qui fuyaient Montmartre — découvrirent les possibilités de commerce avec l'Amérique du Sud, avaient été littéralement éblouis par la facilité du travail, l'absence de risques et les bénéfices assurés. C'était une véritable mine d'or.

Ce pays où la natalité masculine est supérieure à la féminine dans la proportion de deux tiers pour un et qui est, par surcroît, un pays d'immigration (il arrive vingt émigrés hommes pour une émigrée femme) est en proie à une faim sexuelle constante et insouviée. Il n'y a pas de femmes à Buenos-Ayres. C'est très net dans la rue, où les hommes se promènent et palabrent par groupes, et où la rare apparition d'une robe soulève une longue émotion. Les Argentines, fiancées très jeunes, cloîtrées à la mode espagnole, ne sortent pas, vivent, aiment, se reproduisent dans un milieu fermé. Les hommes seuls, rudes gauchos, prospecteurs au sang ardent, sont privés de femmes. Au moins l'étaient-ils avant que les souteneurs français et italiens ne découvrirent ce miraculeux marché et n'y jetassent avec allégresse, avec fureur, par cargaisons, les femmes dont ne voulaient plus, par saturation, les trottoirs de Montmartre.

Il y eut une première grande époque où rien n'était réglementé. Les femmes prenaient le bateau et arrivaient, très simplement. Puis, à la fin, les polices s'en mêlèrent. De mesures en mesures, on exigea que les femmes seules qui voulaient débarquer en Argentine eussent un contrat de travail et qu'elles fussent majeures.

Cela devenait plus compliqué. Mais une femme convenablement installée gagnait facilement cent cinquante pesos par jour, à une époque où le peso valait dix francs. On pouvait faire des sacrifices !

C'est alors qu'on vit apparaître ces véritables organisations de traitants qui devinrent aussi habiles, aussi puissantes, aussi riches que les grands syndicats de trafiquants de drogue ou de contrebandiers d'armes. Il y avait le groupe des acheteurs qui, de là-bas, passaient les commandes et, en Europe, le groupe des vendeurs qui les satisfaisaient.

« Envoyez quatre colis de blond dans les 55 kilos. » Les filles étaient racolées, habillées de neuf, pourvues d'un faux contrat de travail pour un théâtre ou un dancing de Buenos-Ayres et expédiées. Si elles n'étaient pas majeures, tout se compliquait. Il fallait truquer l'acte de naissance du « faux poids » ou, plus simplement, l'envoyer en

cachette, comme passagère clandestine. Combien de ces malheureuses ont fait les vingt jours de la traversée Marseille-Buenos-Ayres tapies dans des soutes, allongées sur les grilles des chaudières éteintes, nourries tant bien que mal par des nègres ou des Chinois complices.

Les organisations avaient des centres de racolage qui étaient Paris, Milan, la Belgique, la Pologne, où pullulent les juives misérables et veules, et des relais : Brême, Londres, Barcelone, Lisbonne, Casablanca, les îles Baléares. Elles avaient des complices partout : dans les consulats, dans les compagnies de navigation. La police spéciale de Buenos-Ayres, littéralement appointée par les trafiquants, leur était acquise.

Tout de même, ils exagèrent. Un changement de gouvernement en Argentine balaya leurs amis et leur puissance. D'autre part, les gouvernements européens agirent. Depuis trois ans, la traite des blanches, sans être détruite, était sérieusement ébranlée. L'âge d'or était passé.

Mais les vaincus ne pouvaient accepter une défaite qui les privait de tant de prospérité. Les trafiquants traqués firent les morts et, silencieusement, préparèrent leur revanche. Depuis quelques mois, ils haussent la tête ; on les voit revenir à la vie. Sur de nouvelles bases, avec de nouvelles méthodes, ils ont reconstitué leurs organisations et, de nouveau, « clandestines » et « faux poids », les tristes voyageuses éternelles de l'amour vénal, s'embarquent vers le Sud. A cette attaque des traitants va probablement répondre une offensive des polices spéciales. Qui l'emportera ?

Reconnaissons que l'état-major des trafiquants se serait enrichi de personnages d'importance, puisqu'on a vu plus haut et éclater brusquement le nom, glorieux dans la haute pègre internationale, des Battisti.

Nous avons eu l'occasion ici de tracer en raccourci la vie étonnante des trois frères, aventuriers uruguayens qui, en quelques années, avaient réussi à s'emparer de la royauté des casinos en France, et du monopole de fait des jeux. Ils raffèrent ainsi un milliard au pays, et auraient sans doute continué si, compromis dans la tourmente Stavisky, ils n'avaient été, il y a quelques mois, expulsés de France.

Tandis que ses deux frères cherchaient à

faire oublier, pour un temps, la vie d'aventure dans laquelle ils avaient trouvé de gros bénéfices, Atilio Battisti, quoique fort riche lui aussi, se rendit, après son expulsion, à Bucarest. Dans cette ville, poursuivant ses exploits, il avait cru pouvoir créer un consortium pour lancer en Roumanie la combinaison de la banque « à tout-va ». Mais, dans ce pays, il fut reconnu par le banquier américain Zorab qui, en révélant ses antécédents, l'empêcha de mettre ses projets à exécution.

Battisti se rendit alors à Berlin où il tenta, mais en vain, de s'introduire dans le casino de Baden-Baden. L'aventurier, qui semblait désormais poursuivre la malchance, quitta bientôt l'Allemagne pour venir chercher un refuge en Belgique. A Bruxelles, il habita au grand palace Atlanta. Puis, enfin, ayant appris que ses frères s'étaient rendus à Buenos-Ayres où ils essayaient d'obtenir la concession du grand casino de la Plata, il s'embarqua pour l'Argentine.

Aujourd'hui, le nom de Battisti est à nouveau prononcé, non plus, cette fois-ci, à la suite d'un coup de baccara bien truqué, mais pour une affaire de traite des blanches. Une telle information ne manque pas de nous laisser quelque peu sceptiques, car nous ne pouvons pas oublier de quelle fortune cet homme peut disposer. Il aurait commandé un « colis » en France ! Voilà, pour un multimillionnaire, beaucoup de dangers en vue d'un bien maigre salaire. Dans le voyage de Mlle Sauret, qui vogue à cette heure vers Buenos-Ayres, n'a-t-il pas une autre raison que celle qui est invoquée ? Cette jeune fille est-elle réellement la victime d'odieux trafiquants ? Attendons avant de trop nous avancer.

■ ■ ■

Tout cela ne serait que pittoresque, n'était le calvaire des pitoyables objets de ce commerce, et si on pouvait ne pas penser, quoi qu'il en soit, à la pauvre Sauret (d'ailleurs elle ne s'appelle pas Sauret, tous ses papiers étant truqués) ou à ses sœurs de misère qui, du pont du *Cap Arcona*, regardent « les étoiles nouvelles » se lever sur l'Atlantique Sud, et que la police attend, à l'arrivée au port du dernier espoir.

M. LECOQ.

Le « Cap Arcona » (en bas, à gauche) a maintes fois transporté à Buenos-Ayres (ci-contre) des équipes de femmes (ci-dessous) destinées à meubler les nombreuses « casitas » de la ville.



## IX. (1) — « LA DOUCE DAME AU POIGNARD »



U printemps, Nathalie fut enceinte. Depuis deux mois, elle était intoxiquée. Ils se marièrent.

Cette semaine-là, Escobar, arrêté au cours d'une rafle dans les quartiers d'Alexanderplatz et menacé de passer la nuit au Polizei Prosidium, nomma au hasard, pour répondre de lui, Bruno von Silenbach. Il ignorait même s'il était vivant et à Berlin. Une heure après, on le relâcha, et, dans le couloir, il vit Silenbach qui était venu lui-même le chercher et qui lui dit durement :

— Il y a quinze ans que je vous sais perdu ; mais je n'imaginai pas que vous tomberiez si bas.

En parlant avec cette rage, peut-être avait-il encore espoir qu'Escobar réagirait. Mais l'homme maigre, assez mal vêtu, au visage verdâtre, hocha la tête et répondit simplement avec une sorte de sourire :

— Vous voyez...

Ils descendirent ensemble jusqu'à la rue. Silenbach ne sentait plus en lui qu'un immense écoeurement à peine mêlé de pitié. Il demanda avec indifférence, seulement pour rompre l'intolérable silence :

— Que faites-vous à Berlin ?

— Je ne sais pas. Je revends de la drogue dans les bars.

— Où habitez-vous ?

— Depuis quatre mois avec une Russe réfugiée, seule au monde, entraîneuse dans les cabarets. Elle a une chambre du côté de la gare de Silésie.

Puis il redressa la tête et ajouta avec une flamme neuve dans ses yeux fanés :

— Elle va avoir un enfant ; nous nous marions dans trois jours.

Quand ils se séparèrent, ils se regardèrent en face en se serrant la main, et Silenbach sentit la gêne d'être fort, intact, devant cet infirme, le scrupule d'avoir résisté, d'avoir seul été épargné. Enrico dit avec une hésitation :

— Je ne connais plus personne ici, que des mauvais garçons. Accepterez-vous d'être mon témoin à mon mariage ?

Silenbach n'osa pas refuser.

Un secrétaire du consul d'Espagne les maria entre deux portes, sous une verrière dépolie, dans l'odeur de moisi des vieux bureaux où vivent des commis tristes. Silenbach, pendant les paroles et les gestes mécaniques du scribouillard, regardait Escobar, ce col de tissu bleu, ce veston noir de confection, cette cravate jaunâtre, toutes les preuves qu'Enrico avait perdu non seulement le soin de lui-même, mais encore l'instinct de la race.

C'est elle qui l'étonna. Grande, très mince, vêtue de sombre, elle paraissait ne pas avoir la force de soulever ses mains gantées de fil, qui pendaient, vides, le long de son corps. Chaque épreuve, chaque souffrance, s'étaient acharnées sur son visage fragile, en le détruisant jusqu'à la trame indestructible : la pureté, le charme. Elle portait avec maladresse la lourdeur de sa maternité et il y avait dans ses yeux cette terreur d'un orage inconnu, le signe qu'elle n'était pas encore terrassée, résignée, que sa lutte contre la drogue n'était pas finie.

Silenbach les emmena dans sa voiture près de Potsdam et les fit déjeuner dans un restaurant de touristes, bruyant pendant l'été, mais qui, à cette époque de l'année, était désert. Il faisait encore, au mois d'avril, un froid sec et pur. L'hôtesse avait apporté sur la table les fleurs qu'elle avait pu trouver, des marguerites et des fougères bleues, quelques branches de lilas. On entendait le cri aigu des oies sauvages qui s'enfuyaient vers le nord. Avec la douceur du feu de branches, la chaleur créée par le vin, dans cette atmosphère de silence accueillant de sécurité, Enrico se redressait, s'animait, riait haut. Dans cette inconscience, cette facilité de se livrer au plaisir physique d'un moment, à oublier sa destinée de supplicé, Silenbach vit la dernière marque de la déchéance morale.

Quand il les quitta, après les avoir ramenés à Berlin, il donna, sans être vu de Nathalie, un billet de 1.000 marks étroitement plié à Escobar, qui le remercia d'un clignement d'œil allumé et complice, pitoyable.

Peu de jours après, Escobar, convoqué à la préfecture, apprit qu'il était expulsé d'Allemagne. Il rentra, effondré, dans leur mansarde, parla de faire intervenir Silenbach.

— Laissez-le ; nous partirons.

Le Paris qu'ils allaient être obligés de connaître était une fois de plus nouveau pour Enrico. Mais sa connaissance de l'organisation des trafiquants, jusqu'aux compartiments les plus humbles, lui fixait exactement les détails de leur prochaine vie. Sans hésitation, il emmena sa femme à Montmartre, dans un hôtel meublé de la rue Fromentin.

Elle y mesura son horizon de tous les jours. Sa grossesse maintenant visible lui interdisait de chercher une nouvelle place d'entraîneuse dans un dancing. D'ailleurs, Enrico avait décidé qu'elle ne travaillerait plus jamais.

— Tu verras, je gagnerai assez d'argent. Quand nous aurons l'enfant, nous irons habiter en banlieue. Et puis mon père mourra bien un jour.

Il sut distribuer sa drogue sans trop

d'apreté, d'avarice et se faire quelques amis. Sa silhouette mince, serrée dans un vêtement noir, son visage étroit et sans sourire, son béret basque, devinrent familiers. On s'habitua à dire : « L'héroïne de Rico est de première qualité. Allez voir Rico au tabac du coin, il vous trouvera ce que vous voulez », ces phrases qui sont, entre le carrefour Châteaudun, la Trinité, Pigalle et Cligny, les formules de la naturalisation et même de l'aristocratie.

Mais lui savait bien qu'il lui manquait encore quelque chose pour établir sa situation, quelque chose d'inévitable qu'il espérait et redoutait à la fois : le contact, le point de choc avec les puissants, avec les organisations.

Cela arriva au bout d'un mois. Enrico buvait du café dans un petit restaurant de nuit : « La Lanterne ». Trois ou quatre hommes, au bar, parlaient à voix basse en le regardant. L'un d'eux, lourd, épais, avec des cheveux frisés, plantés bas sur le front, s'approcha de sa table :

— C'est vous qui êtes Rico ? Je voudrais vous parler dehors, je suis Kadour.

Kadour, le tueur du syndicat. Sans un mot, Escobar le suivit sur le trottoir.

— D'où tires-tu la drogue que tu vends ? demanda cet homme.

La réponse parut le satisfaire. Il réfléchit pesamment et dit :

— Bon, je ne veux pas que tu distribues désormais d'autre héroïne que la nôtre. Adresse-toi à moi. Tu pourras peut-être te faire une bonne petite clientèle si tu ne fais pas trop de bruit et si tu sais tenir ta langue.

Ce matin-là, Enrico rentra à l'hôtel rayonnant, d'autant plus heureux que, dans la complaisance du rude Kadour, il voulait voir le reflet de la lointaine et secrète protection de Rena.

Un soir, il rencontra Rozier. Le musicien en était au dernier degré de la misère physique. Il vivait dans un état de perpétuelle somnolence, d'ivresse hagarde, ne sortait presque plus. Ce jour-là, son fournisseur venait d'être arrêté, et l'angoisse le poussait dans Montmartre, loup maigre et fiévreux. Il apprit, avec indifférence, la nouvelle situation d'Escobar, et, comme pour lui rendre confiance pour confiance, lui avoua qu'il était devenu pédéraste.

Ils ne manifestèrent leur joie de se voir que lorsqu'ils commencèrent à comprendre leur commune chance : Rozier retrouvait un fournisseur, Escobar gagnait un bon client.

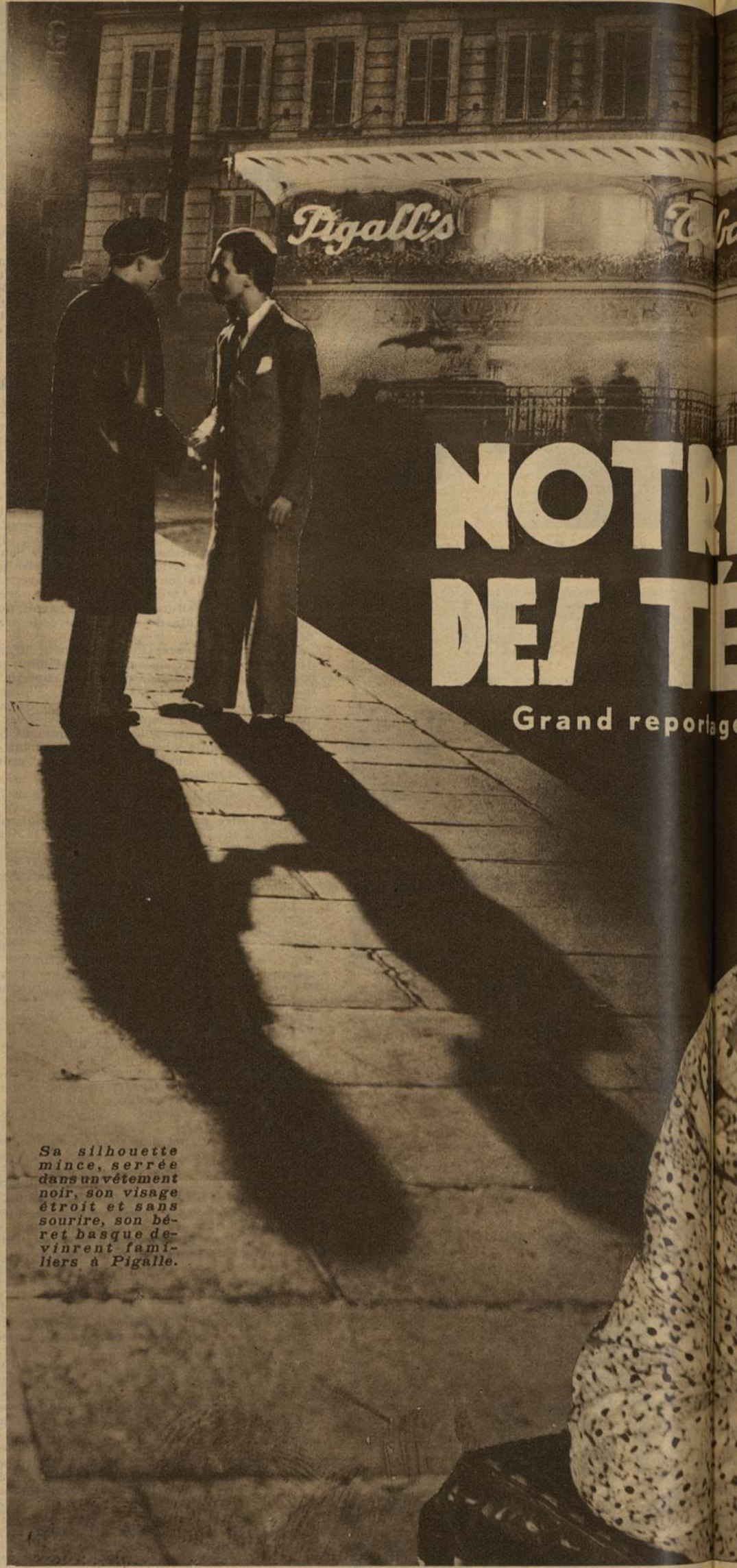
Désormais, chaque soir, Enrico retrouva à une heure fixe, dans un bar, pour lui donner la mesure d'héroïne, le jeune ami du musicien. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, petit et frêle, avec des mains, des cils et une bouche de femme. S'appelant Lauzun, il prétendait descendre du fastueux et bien-aimé aventurier, avait reconstruit sa vie sous ce signe, s'était entouré d'une légende radieuse et mélancolique. Il avait été chassé du château de ses pères, un couple de souverains en exil s'était disputé son jeune corps d'androgynie. Il traduisait Freud en vers français, plus précisément en quatrains hexamètres. Au demeurant, il ne faisait rien, portait des chandails rouges parce qu'il n'avait pas de chemises, ne pouvait se nourrir d'autre chose que de caviar, ne savait jamais, à minuit, où il irait dormir, mais avait besoin de passer une heure et demie tous les jours chez le coiffeur et la manucure. Rozier se l'était attaché et l'avait à peu près installé chez lui, dans son appartement de l'avenue Bosquet.

Une fois, il ne vint pas au rendez-vous, mais un peu après téléphona à Rico :

— Pouvez-vous venir avenue Bosquet ? Nous avons des invités aujourd'hui. Apportez l'H., mais aussi de la coco.

Avec Rozier et Lauzun, il y avait trois personnes. Après avoir reçu les boîtes de drogues, le musicien ne voulut pas faire à Escobar l'affront de le renvoyer aussitôt et il le pria de leur faire quelques pipes. Les autres étaient l'écrivain Clermont, Michelle Gonan et son mari André d'Amecy. Clermont, de la race des sceptiques physiques, toujours sous la tutelle d'un équilibre nerveux rigoureux, que les passions se renvoyaient de l'une à l'autre depuis vingt ans, sans vouloir de lui, qui promenait partout son indifférence comme une infirmité, était là, comme d'habitude, en dilettante à peine amusé.

Michelle Gonan, venue d'Anney dix ans auparavant pour étudier la philologie à la Sorbonne, et modèle à Montparnasse pour gagner sa vie, avait été intoxiquée par un peintre croate qui lui avait aussi appris la peinture. Elle avait cru, de bonne foi, ne lâcher la philologie que pour la cocaïne ; mais, en même temps, elle était devenue célèbre. On disait que Wernheim jeune avait stocké quarante toiles d'elle dans ses caves de la rue La Boétie et attendait que la drogue l'eût achevée pour les lancer sur le marché. Elle avait fait des révolutions sentimentales de quartier, selon qu'elle habitait Montparnasse, Montmartre, le Champ-de-Mars, et tous les hommes de ces endroits avaient été successivement amoureux de sa poitrine plate, de ses épaules grêles, de ses yeux bordés de rouge, de ses cheveux d'un roux éteint qui retombaient toujours en mèches raides sur son front. C'était une fille douce et une femme remarquable. Personne n'avait compris et elle-même n'avait pu expliquer pourquoi elle avait, l'année



Sa silhouette mince, serrée dans un vêtement noir, son visage étroit et sans sourire, son béret basque devinrent familiers à Pigalle.

précédente, épousé André d'Amecy, dont l'esprit, le caractère et les vers étaient seulement agréables.

Cette nuit-là, chez Rozier, le petit Lauzun l'amusait et l'attendrissait ; elle le poussait à raconter les histoires merveilleuses de son enfance. Devant que ce soir il était aimé, il improvisait un poème fabuleux. Puis, comme il prenait de l'héroïne sans arrêt, il glissa, sans que sa voix faiblît, dans un délire passionné où il mêlait à sa confession les fées et les archanges. A la fin, il s'arrêta au milieu d'une phrase, et on le vit s'assoupir.

C'était presque l'aube. Clermont insista pour qu'on partît. Ils laissèrent seuls Lauzun et Rozier, à peu près inconscient, lui aussi. Mais, Rico disparu et quand il eut déposé les d'Amecy chez eux, Clermont eut une hésitation. Lauzun, qui avait visiblement trop pris de drogue, lui avait paru malade. Rozier, dans ce moment, ne pouvait lui être d'aucun secours. Il se décida à revenir avenue Bosquet. La clef était restée sur la porte. Rozier était couché à côté de Lauzun, qui, tourné vers le mur, ne bougeait pas.

Clermont secoua le musicien :

— J'ai peur que Lauzun ne soit pas bien ; tu es sûr qu'il dort ?

Rozier se soulevait sur les genoux, les

# NOTRE DES TÊTES

Grand reportage

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 291.



# LA DAME DES TÉNÉBRES

Portrait par PAUL BRINGUIER



Elle peignait le portrait de Lauzun d'une main fébrile, affolée à la pensée que chaque minute, en l'enfonçant un peu plus dans la mort, séparait d'elle la tendre image qu'elle avait connue.

Il était incapable d'aller lui-même détruire les preuves d'un délit qui donnait l'odeur du crime à la mort du petit Lauzun. Clermont, de son côté, répugnait à cette besogne. On téléphona à Escobar pour qu'il allât faire ce nettoyage.

Enrico entrebâilla la porte, se glissa comme un cambrioleur dans le silence et l'ombre peuplés d'une menace confuse. Il détourna tout de suite les yeux de la forme raidie sur le divan, se mit à fureter selon les indications qu'on lui avait données, rafla les boîtes de laque et les chiffons de papier dont les plis brillaient encore de quelques cristaux blancs. Une pile de partitions de musique glissa sur le tapis. Il voulut les ramasser, et son regard s'accrocha à un titre : *La Douce Dame au poignard*. C'était une des premières mélodies de Rozier, et Escobar se souvint de ce soir lointain où il venait d'être présenté à la Camerina, où il ignorait encore la drogue. Il revit le salon rouge et noir de l'avenue Henri-Martin et Rozier encore sûr de son cœur, de son génie, mais déjà blessé, jouant cette mélodie, d'une seule main lasse. Cette fois, Enrico ne put s'empêcher de regarder du côté du divan où l'enfant gâté avait été cloué net, assassiné, pris intact au milieu d'un rêve et immobilisé par un seul coup au cœur. Il savait maintenant qui était « la douce dame au poignard ».

Sur une petite table, tout près de la tête de Lauzun, le téléphone sonna. Rico s'enfuit. La sonnette s'obstina, aigre, impuissante à émouvoir ce mort terrible avec son pyjama de soie et sa grosse moustache jaune de paysan cévenol.

Au même moment, chez elle, Michelle Gonan se précipitait sur des cartons, sur des toiles, crevait des tubes de couleur et, du bout de ses doigts bleus, roses, verts, avec les mêmes gestes dont elle aurait caressé le visage de Lauzun, elle commençait son portrait, affolée à la pensée que chaque minute, en l'enfonçant dans la mort, séparait d'elle l'image qu'elle avait connue, tentant de lutter de vitesse avec l'oubli et désespérée parce qu'elle sentait qu'elle ne pouvait pas le retrouver sans l'aide de couleurs encore inconnues des chimistes, que, sans bleu Lauzun, sans rouge Lauzun, sans blond Lauzun, elle ferait seulement le portrait d'un mort.

■ ■ ■

La police, le médecin, ne furent pas trop indiscrets, et, de ce côté-là, tout s'arrangea. Mais la légende de Lauzun, à peine touchée, se défit en cendre : son père était un vieil ouvrier plombier, alcoolique ; sa mère, concierge à Grenelle. Ils vinrent tous les deux, méfiants, après, les yeux secs. Ils espéraient encore qu'il y avait quelque argent, quel-

ques miettes à gratter dans ce désordre. Déçus, ils laissèrent aller leur rancœur. On sut qu'il avait été simple d'esprit, ne parlant pas, jusqu'à près de dix ans ; comment, mis en apprentissage, il avait volé dans le tiroir-caisse de son patron, battu une jeune fille pour lui arracher l'argent des commissions qu'elle allait faire ; comment, à quatorze ans, il se laissait caresser pour quelques sous par des vieillards, dans des vespasiennes, et c'était peut-être le reflet de cette puissance, ce gros diamant de verre, qui l'avait perdu.

Rozier paya l'enterrement ; il y eut une messe à l'église du Gros-Caillou. Les d'Amecy, le musicien, Clermont et même Escobar écoutèrent distraitemment l'office.

Au cimetière d'Ivry, ce fut interminable. La pluie avait à moitié rempli la fosse creusée la veille. Les fossoyeurs s'empêtraient dans la terre gluante. Rozier, André d'Amecy avaient peine à tenir leurs yeux ouverts ; Michelle n'en pouvait plus. Le plombier et sa femme, endimanchés, mais qui, naturellement, n'avaient fait aucuns frais de deuil, se tenaient à l'écart, hostiles et sournois.

— Est-ce que tu te souviens, demandait Michelle à Clermont, à quel moment, au milieu de quelle phrase il s'est arrêté, il est entré brusquement dans ce sommeil d'où il

n'est pas remonté ? Je crois que c'est sur le mot « berceau » ou peut-être sur le mot « Singapour ».

Comme ils revenaient à travers les tombes, dans la terre lourde, le vent de novembre fut plus froid ; ils se hâtèrent, s'égaillèrent. Michelle, presque hors de vue déjà, harcelait la concierge et son ivrogne pour s'attendrir encore avec d'autres méfaits dérisoires, misérables de Lauzun : la soupe des voisins qu'il avait empoisonnée avec de la mort aux rats, la vieille femme aveugle qu'il menaçait de pousser sous le tramway si elle ne lui donnait pas deux francs. André était allé se coucher chez la concierge du cimetière, en promettant de rentrer à la maison le soir.

Tout à fait derrière, Rozier, appuyé sur le bras de Clermont, lui disait :

— Je lui pardonne tout, même d'avoir menti vainement, puisqu'il était charmant. Je lui pardonne tout, sauf d'avoir été si laid, mort.

Devant eux, la tête dans les épaules, enfoncé dans un paletot violet, Rico filait seul, au bord d'une allée. C'est ce jour-là que Rozier raconta à son ami qui était cet Escobar et d'autres histoires encore de gens abandonnés par les puissances de lumière.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

# FAITS DIVERS



## CHAGRINS D'AMOUR

Cannes (de notre correspondant particulier).

Ne meurt beaucoup sur la Côte d'Azur. On meurt par désespoir, parce que c'est fini, ou qu'on le croit, parce que la romance des années dorées n'est plus, aujourd'hui, qu'une complainte.

Alors, ceux ou celles qui ne peuvent résister à la faillite de leur cœur en baudruche et de leurs affaires en fumée, prennent un billet pour Cannes, pour Nice, pour Monte-Carlo. C'est le voyage sans retour. Dans le cadre des féeries éteintes, un soir, dans une chambre d'hôtel ou au bord de la mer, un coup de feu sec ou un tube de véronal qu'on dissout dans un verre d'eau mettront fin à des vies qui ont la courbe de ces fusées de tout d'artifice, retombant à l'eau après avoir tracé un rapide et moussieux trait de feu dans le ciel.

C'est à ce vertige d'époque qu'a cédé Yvette Cavallero en ratant son suicide — mais combien tragiquement — dans un palace de Cannes.

Elle a vingt-quatre ans. C'est une jolie fille, blonde aux yeux pers, une fille qui avait demandé beaucoup à la vie et à qui la vie avait beaucoup donné.

Elle habitait un appartement moderne, 25, rue Lamark, à Paris. On la voyait tantôt avec de riches Américains qui l'appelaient Fritzia, tantôt avec des Argentins dont il était impossible de dire s'ils étaient des danseurs mondains ou des marchands de café multimillionnaires.

Elle arriva à Cannes le 25 juin dernier et descendit dans un palace de la Croisette.

Cannes, à cette époque de l'année, est une charmante petite ville de province, un peu assoupie, qui berce des yachts dans son port, et s'endimanche pour une course de bicyclettes ou une kermesse de bienfaisance.

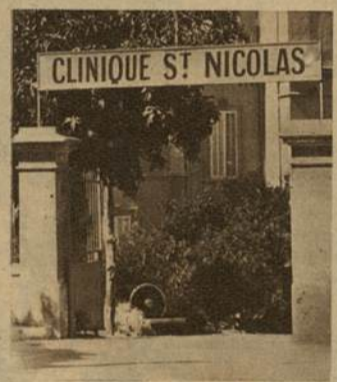
Fritzia se souvenait de ces soirées énervantes, chaudes où le tout-Europe du cinéma, des lettres, du théâtre, chaussait des sandales sur la Croisette,



Au Grand Palace où habitait Fritzia on savait seulement sa passion de l'auto.

pendant que Stavisky, souple comme un félin, débarquait du train bleu et venait, en week-end, embrasser ses enfants.

Fritzia se promenait dans Cannes au volant d'une Packard. Là aussi on ne sait plus bien ce que cela veut dire. Les voitures de luxe, sur la côte, se « liquident » pour des sommes dérisoires, comme les yachts, comme les châteaux.



Le décor est culbuté ! Un après-midi, Fritzia rentre à l'hôtel vers quatre heures.

— Elle semblait préoccupée, a affirmé depuis le concierge.

Une demi-heure après, un coup de feu éclate dans la chambre de la jeune femme, et la sonnerie du téléphone retentit :

— Venez vite, crie Fritzia, je suis aveugle.

On se précipite. Sur son lit, ensanglantée, elle râle. L'œil droit est sorti de l'orbite. Le revolver gît à terre et

dans sa main gauche, qui pend inerte, Fritzia étreint une photographie sur laquelle le sang coule à grosses gouttes chaudes.

— Portez-lui, murmure la blessée. Dites-lui, même devant sa femme, que j'ai fait ça pour lui.

— Qui ça, lui ?

Sur la table de nuit, il y a deux lettres et un paquet, adressés à M. Georges Pautot. Il y a aussi une rose fanée et une prière écrite, de Fritzia : « Je demande qu'on m'enterre avec cette fleur. »

M. Georges Pautot, secrétaire administratif de la Fédération de Rugby, est arrivé avec sa femme, à Cannes, quelques jours après Fritzia.

Il ignore tout du drame. On lui téléphone :

— Mlle Cavallero s'est logée une balle dans la tête. On l'a transportée dans une clinique. On craint qu'elle ne soit aveugle. Elle a laissé des lettres pour vous.

Ces lettres, M. Pautot les a lues au commissariat de police, puis il les a déchirées lentement.

Depuis, ce jour, celle qui a « aimé jusqu'à la mort » est couchée sur un lit où elle conserve un sourire, lointain, distrait, énigmatique.

En vain M. Pierre, secrétaire du commissaire central M. Poillot, a-t-il tenté de l'interroger. Elle ne répond pas.

Alors, on s'est tourné vers son passé. Curieux destin ! Elle est née à Nice, rue Saint-François-de-Paule où habitent encore sa mère et sa grand-mère.

En se penchant à sa fenêtre, elle découvrait le marché aux fleurs... Elle était jolie... Très jeune, elle l'avait compris. Elle eût pu être vendeuse de magasin, modiste, dactylographe... Mais elle voulait mieux. Son père mourut à la guerre. Elle n'avait pas dix-neuf ans lorsqu'elle se maria...

Puis, un matin, elle vida sa chambre, fit sa malle, écrivit hâtivement à son mari : « Je m'en vais. » Depuis, elle a divorcé.

À Paris on remarqua, ou plutôt l'on fit remarquer qu'elle était photogénique. Elle tourna dans quelques films sous le nom de Carmen Barès... Elle montrait surtout ses yeux qui étaient lumineux, magnétiques.

Et voilà qu'on se demande si elle reverra le jour...

M. et Mme Pautot sont allés à son chevet.

Mais elle a refusé d'entendre sa mère. La pauvre femme, de loin, a vu la tache blonde de la tête, sur l'oreiller.

Et sa vieille grand-mère, contemplant son portrait, répète :

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas ! Les filles de ce temps sont folles... Oui, elles sont folles !

Pierre ROCHER.



Transportée dans une clinique (ci-dessus), la jeune blonde reverra-t-elle jamais cette plage où elle aimait aller chaque jour ?

## UN APPAREIL PORTATIF ET 40 MORCEAUX

FR 39 PAR MOIS

Frs 476

8 JOURS A L'ESSAI  
1<sup>er</sup> versement  
1 mois après la livraison



« L'appareil portatif à aiguilles « Réve idéal » est d'une sonorité parfaite, dimensions : 42x32x16 cm. Il est d'une présentation irréprochable, couvert simili lézard beige, muni d'un moteur Thorens à manivelle inclinée à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. L'appareil seul Fr. : 276, payables Fr. : 23, par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux (20 chants, 20 orchestres) à aiguilles, choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés. Fr. : 200 payables Fr. : 16 par mois (Fr. : 24, 1<sup>er</sup> versement). Nous recommandons notre combinaison de l'appareil et 20 disques au prix de Fr. : 476, payables Fr. : 39 par mois. (Fr. : 47, 1<sup>er</sup> versement). Nous fournissons tous les appareils et disques Pathé et Idéal. »

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

8 jours à l'essai

### BULLETIN DE COMMANDE D 16

Je prie la Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr. .... que je paierai fr. .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms ..... Fait à ..... le ..... 193  
Profession ou qualité ..... Signature :  
Domicile .....  
Département .....  
Gare .....

## Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

### MÉNAGÈRE 37 PIÈCES

SUR TOUTES LES TABLES du Luxe à peu de Frais

12 cuillers 12 cuillers à café  
12 fourchettes 1 louche

Modèle Luxe ..... 49 F  
Grand Luxe ..... 59 F

### SIMOMETAL

remplace l'argent n'a pas d'inconvénient Inoxydable

PRIME GRATUITE à tout acheteur

1 LOUCHE PENDULETTE DE CUISINE Garantie 5 Ans

Chèques Postaux 312-45 Dijon Envoi contre remboursement

TIMIOS - MORTEAU Doubs

Echange admis

### CHIENS

luxe et utilité, toutes races, tous âges.

Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés.

49, rue Alexis-Person, Montreuil (Seine)

Téléphone : Avron 02-25

### Ses jambes lui semblaient mortes

Précieux secours apporté par Kruschen à une femme de 48 ans

Toutes les femmes entre 45 et 50 ans feront leur profit de cette lettre :

« J'ai 48 ans, écrit Mme Lefèvre. En raison du retour d'âge, j'avais une très mauvaise circulation. Mes jambes étaient lourdes ; au lit, elles me donnaient l'impression d'un poids mort. J'éprouvais de l'énervernement douloureux. J'étais lasse, je travaillais difficilement, j'avais de la constipation et souvent la migraine. Or depuis un an que je prends tous les matins mes Sels Kruschen, tous ces maux ont disparu. Je ne pourrais pas vivre sans ma petite pincée de Sels Kruschen. »

Mme Lefèvre, à C... (lettre n° 1.960).

Les différents sels naturels que contient Kruschen stimulent et harmonisent les principales fonctions du corps. Dès que vous en prenez régulièrement chaque matin une pincée dans votre café ou votre thé (aucun goût) votre estomac est aidé, votre foie et vos reins réveillés, votre intestin activé. Vous oubliez vite les mauvaises digestions, la constipation, les maux de tête. Au lieu d'être las et déprimé, vous éprouvez une inexplicable sensation de bien-être physique et mental, cette sensation que l'on connaît « quand on prend du Kruschen ».

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

### MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides par traitement nouveau, facile et discret. 1 à 3 applications. Prostate, impuissance, rétrécissement, blennorrhagie, filaments, métrite, pertes, syphilis. Le Dr consulte et répond disc. lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALUT, PARIS-17<sup>e</sup>

### O. ROYNAM

ne cache rien

ESSAI. — Envoyer un spécimen de votre écriture avec 2 fr. 50, service 356, 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>.

### Offre désintéressée — On nous écrit :

J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS**

l'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé.

Ecrire en citant ce Journal à Madame A. VIVIAN 75, Rue Lafayette, Paris

### GRATUITEMENT PROCUREZ-VOUS L'AMOUR ET LA CHANCE

Par la possession de la mystérieuse FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

Cette Fleur éternelle ou parfum magique, lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.

La Science même s'incline devant sa puissance. Des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit

Choisissez la fleur que vous désirez rose ou œillet blanc. Sur de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Pour toute demande, je joindrai à l'envoi votre horoscope les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3<sup>fr</sup> en timbres pour frais divers, d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Prof. T. AOUR-30 rue Franklin LYON n° 172 Lui seul vient vraiment d'Orient

# LA CIBLE



plus simplement et plus bourgeoisement Lydia Linder. Ni lui, ni elle n'étaient originaires du Caucase, comme l'affirmaient les affiches du cirque, mais tous deux étaient nés à Tartou, en Esthonie. Leo Gavorin et Lydia Linder avaient été partenaires depuis quatre ans, et tous les membres du cirque « Europa » témoignèrent de l'intimité de leurs relations. Le directeur du cirque raconta qu'au début de la tournée qu'ils venaient d'entreprendre, Lydia lui avait exprimé l'espoir qu'après cette tournée et une autre en Amérique du Sud ils auraient, avec Wassili, assez d'argent pour acheter une petite ferme en Esthonie et quitter le monde du cirque. L'un des clowns, nommé Henry Kramer, connu sous le nom professionnel de « Toto », qui avait été le voisin du couple Wassili-Lydia dans le modeste Hôtel-National, affirma que, le jour de l'accident, il les avait entendus se quereller violemment, puis, quelques heures avant la représentation, il avait entendu claquer la porte de leur chambre, et Leo Gavorin s'éloigner dans le couloir. Des querelles de ce genre avaient été, du reste, fréquentes dans le faux ménage.

Gavorin ne nia pas qu'il s'était, en effet, disputé avec Nadia l'après-midi qui précéda le drame. Il avoua également que, depuis quelque temps, il avait renoncé à son projet d'épouser Lydia, et même qu'elle était devenue un fardeau pour lui. Il avait, l'après-midi fatal, suggéré à Nadia de se quitter après leur tournée en Amérique du Sud. Il reconnut que sa maîtresse pouvait en avoir conçu du dépit. Mais, quant au reste, il ignorait tout...

Bien entendu, la défense de Gavorin fut jugée terriblement insuffisante. On l'arrêta. L'audience de son procès fut fixée au 27 juin, car le juge qui instruisait l'affaire eut tôt fait de se déclarer suffisamment éclairé. Le 20 juin, arriva pour Wassili une dépêche de l'île de Ceylan. Elle fut, naturellement, portée au juge d'instruction. L'expéditeur en était Paul Linder, et elle était ainsi conçue :

« Réponse télégraphique immédiate. Quoi arrivé Lydia ? Prévenez suicide n'importe quel moyen. — PAUL. »

L'enquête révéla que Paul Linder était le frère de la belle Lydia et qu'il était employé dans une plantation de Ceylan. Le magistrat ne savait que faire du contenu du télégramme. Wassili, lui aussi, prétendit n'y rien comprendre. Le juge fit donc téléphoner à M. Paul Linder, à Ceylan, en lui demandant des explications.

Cinq jours après, un nouveau message arrivait, par avion, de Ceylan. Il contenait une lettre de la main de Lydia Linder, écrite par celle-ci le 26 mai, jour même de sa mort. C'était une lettre d'adieu pathétique et désespérée. Lydia y expliquait à son frère que Wassili ne l'aimait plus, qu'il en aimait une autre, une jeune fille très douce, très aimable, l'amie de Lydia, Hermione Précopoulos, qui lui avait pris l'affection de son amant. Elle n'avait pas l'intention — disait-elle — d'affirmer ses droits sur Wassili. Après tout, ils n'étaient pas encore mariés; elle ne voulait pas lui être à charge. Elle allait le rendre libre.

« Pardonne-moi, cher Paul — avait-elle écrit — de te causer de la peine; mais tu m'oublieras. »

« Je t'envoie ma bénédiction pour ta vie. Quant à Wassili, je désire qu'il soit heureux. Il le sera dès que sa première émotion sera passée. Je t'écris tout cela, afin que tu lui dises que ce n'était pas sa faute. C'est moi qui ai fait cela. C'est moi qui ai chargé le fusil. J'ai désiré mourir. Wassili vise aussi sûrement que toujours; si je réussis à mourir, je me serai tuée moi-même; lui n'aura été qu'un instrument de mon suicide. Pardonne-moi. Adieu ! »

\*\*\*

Wassili bénéficia, naturellement, d'un non-lieu, rendu avant l'audience même. Il disparut de Salonique, le jour de sa mise en liberté.

L'épilogue de ce drame d'amour se termina par une idylle, prévue du reste par la victime, l'héroïque petite « princesse Nadia » : quelques jours après le non-lieu de Wassili, une des danseuses du cirque « Europa », Hermione Précopoulos, manqua à la répétition; sa logeuse déclara qu'elle l'avait payée et qu'elle était partie « chez des amis ».

Wassili, le « tireur miraculeux », va avoir, pendant sa tournée en Amérique du Sud, une nouvelle partenaire, une nouvelle « princesse caucasienne », tandis que la belle Nadia, l'amoureuse désespérée, dort son éternel repos dans le cimetière bordé de cyprès de Salonique.

G. STREM.



Leo Gavorin, dit « Wassili », disparut sitôt qu'il fut remis en liberté.



Le clown Henry Kramer, dit « Toto », affirma que le couple était désuni.



D'ancienne danseuse du cirque (ci-dessus), Hermione Précopoulos (ci-dessous) va devenir la nouvelle « cible vivante ».



Une affiche monstre présentait au public « Wassili le Caucasien, roi des tireurs, et sa charmante partenaire, la princesse Nadia Baranikoff ».



Salonique (de notre envoyé spécial).

Le cirque « Europa », l'un des plus célèbres du continent, avait fait annoncer son arrivée à grand renfort de publicité; son entrée dans la ville de Salonique évoqua le cortège d'un souverain oriental : à la tête du défilé avançaient majestueusement d'énormes éléphants sur le dos desquels s'exhibaient des ballerines chamarrées d'or et d'argent. Derrière eux venaient les orchestres jouant des airs à la mode. La marche était fermée par Wassili, monté sur un superbe cheval blanc devant lequel trois clowns arboraient un énorme calicot portant l'inscription suivante :

« WASSILI, LE ROI DES TIREURS ! UN PHÉNOMÈNE SANS PRÉCÉDENT ! UNIQUE DANS LE MONDE ! »

Le soir de la première représentation, le vaste amphithéâtre occupé par le cirque « Europa » était comble. Les numéros habituels d'acrobates, de cavaliers, de clowns, de jongleurs, etc., recueillaient de longs applaudissements, mais tous les spectateurs attendaient impatientement le clou du programme, le numéro de Wassili, « le tireur miraculeux, prince du Caucase », comme l'avaient annoncé les affiches, et de sa partenaire, la « princesse » Nadia Baranikoff, « la cible vivante ».

Wassili, dans son uniforme écarlate bien seyant, faisait, en effet, superbe figure. Avant d'exécuter son numéro proprement dit, il montra d'abord au public sa grande adresse en jetant en l'air un sou et en le perçant d'un coup de fusil, en abattant, nouveau Guillaume Tell, une pomme sur la tête d'un clown, en faisant voler en éclats, d'une seule balle, une bouteille choisie parmi une douzaine d'autres dans une corbeille. Mais la pièce de résistance, le point culminant de son numéro, était bien son exhibition avec la « cible vivante ».

Cette exhibition fut annoncée par une fanfare de trompettes. La « princesse » Nadia Baranikoff, la jolie partenaire de Wassili, vêtue de velours foncé, avança jusqu'au milieu de la piste. On dressa une estrade à un endroit d'où elle pouvait être vue par tout le monde. Nadia se posta devant une planche formant but et, immobile comme une morte, raidit les bras. Wassili saisit alors un fusil et visa la planche. Une à une, il dé-

chargea ses balles sur la « cible vivante ». Les balles dessinaient, avec une précision stupéfiante, les contours de Nadia. La distance entre deux balles était toujours exactement la même, il n'y avait jamais le moindre écart.

La musique s'était arrêtée; personne n'osait plus respirer dans l'arène immense, tandis que Wassili, calme et précis, finissait de cerner le corps de sa ravissante partenaire de balles qui, à quelques centimètres près, eussent toutes pu être mortelles. Lorsque le numéro fut exécuté, Wassili s'avança vers Nadia, s'inclina devant elle, offrit sa main à la « princesse » et l'aida à descendre de l'estrade. Le public, littéralement emballé, trépidait frénétiquement.

\*\*\*

Le 26 mai dernier, la représentation du cirque se déroula comme d'habitude. Toutes les attractions furent ponctuées d'applaudissements mérités. L'amphithéâtre était bondé, car le cirque ne devait plus séjourner que trois jours à Salonique, avant de repartir pour Athènes.

Ce fut le tour de Wassili. Il exécuta d'abord ses numéros hors-d'œuvre, puis la fanfare habituelle annonça le commencement de la performance dite de « Nadia, la cible vivante ». La jolie fille se posta devant sa planche, et Wassili la mit en joue au milieu du silence général.

Quelques coups de fusil crépitèrent. Soudain, la « cible vivante », d'ordinaire aussi immobile qu'une statue, sembla se pencher, puis s'éroula comme une masse sur l'estrade. Wassili jeta son fusil et se précipita vers elle, en même temps que quelques spectateurs. De la poitrine de Nadia, le sang s'échappait à flots. Un médecin, présent dans l'assistance, se fraya un chemin jusqu'à elle : c'était pour constater qu'elle était morte, une balle lui ayant traversé le cœur.

Wassili ne put rien révéler aux enquêteurs. Son regard, sa main avaient été — expliqua-t-il, aussi sûrs que toujours. Au moment où il avait déchargé sa dernière balle fatale, il avait, dans la fraction d'une seconde, senti que Nadia ne demeurerait pas aussi inerte que de coutume; cependant, il n'avait pas eu la moindre idée qu'un danger pouvait effleurer la « princesse ».

Tout le personnel du cirque dut déposer. A la suite de cette enquête on apprit que le véritable nom de Wassili était Leo Gavorin et que la « princesse » Nadia s'appelait

# GRAND AU VENT

## GRANDE ENQUÊTE PAR JACQUES DYSSORD

l'aide d'une échelle, je mis le feu et je redescendai aussitôt.

« Je fis cela au moment d'aller à l'école, je repartis tout de suite, ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi qu'on s'en aperçut quand on a vu la fumée et les flammes aussitôt on a donné l'alarme et les pompiers de V... arrivèrent sur les lieux du sinistre.

« On ne put rien pour faire échapper le matériel des flammes, ce ne fut au dernier moment qu'on peut sauver les vaches et les veaux, mais grâce à mon père mais il y en a eut deux d'entre elles qui furent gravement brûlées, après cela on fit venir les gendarmes qui me firent tout avouer après plusieurs questions, alors les gendarmes m'emmenèrent à V..., ensuite il m'emmenèrent à l'orphelinat d'A..., ensuite j'allai au tribunal d'A... où je fus jugé et acquitté.

« J'ai beaucoup de regret de ce que j'ai fait et je n'aurai jamais pensé à brûler la paille si j'avais su que ça aurait provoqué un incendie.

« Voici toute la vérité et toute ma pensée.

R... Louis. »

On me fait lire ensuite la fiche établie à la suite de l'examen mental de ce jeune délinquant.

Elle est excellente.

On sait que les psychiatres disposent d'une série de tests, autrement dit d'ingénieux questionnaires pour vérifier le degré d'intelligence, de volonté et de sensibilité d'un enfant et connaître où il en est de son développement par rapport à son âge.

Cette méthode amène à des résultats précis, en attribuant aux arriérés un âge d'intelligence ou âge mental. Le décalage d'avec l'âge réel indique l'importance du retard.

Voici ce que porte la fiche : « Age de Louis R..., 11 ans 4 mois. Age mental, 11 ans 8 mois. Compréhension assez bonne. Mémoire logique bonne. Mémoire des chiffres à l'envers, 4 chiffres facilement. Temps de réaction assez rapides et réguliers. L'intelligence normale s'échelonnant de 90 à 110, la sienne peut se chiffrer par 103. »

Ainsi, voilà un enfant dont l'âge mental est sensiblement supérieur à son âge réel. Quatre mois d'écart.

L'assistante sociale qui le suit depuis son arrivée me dit qu'il est calme, propre, très serviable. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, si c'en est un, est son caractère autoritaire. Quand il est seul, il n'y a pas plus doux. Dès qu'il se trouve avec d'autres enfants, il faut que ceux-ci se soumettent à ses volontés.

— Il a une âme de chef, me dit-elle.

Et, avec un

— Tu n'étais pas heureux là où tu te trouvais ?

— Non, à cause de ma mère...

Il précise :

— ...Ma mère nourricière. Avec mon père je m'entendais très bien, il était bon pour moi, mais, elle, ce n'était pas la même chose.

— Tu allais à l'école ?

— Oui, mais aussitôt que je rentrais à la maison, elle me forçait d'aller cueillir des orties sans rien me donner pour protéger mes mains et, quand je n'en avais pas ramassé assez, elle me les passait sur le postérieur.

Il réédite exactement ici les termes de sa lettre et poursuit :

— Elle a même voulu me forcer un jour à en manger.

— C'est bien vrai ce que tu me dis là ?

Il me regarde bien en face et, sans une hésitation, me répond :

— Oui, je ne mens pas. Elle ne savait que faire pour me rendre malheureux. Je suis content de ne plus la revoir.

Il réfléchit un moment.

— Mon père, dit-il, je le regretterai.

Et, sans que je l'interroge à ce sujet, il poursuit :

— Je ne voulais pas allumer un incendie. J'avais mis le feu sans penser à ce qui arriverait, sans cela je ne l'aurais pas fait. D'ailleurs, on m'a acquitté au tribunal.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je voudrais devenir horticulteur. C'est un métier qui me plairait beaucoup.

L'assistante vient reprendre mon jeune incendiaire. Avec d'autres enfants, en observation comme lui, ils se rendront, dans un instant, dans une salle de cinéma aménagée dans les locaux de l'hôpital.

Je vois s'en aller le petit bonhomme bien planté sur ses jambes, l'air décidé, prêt à jouer de ce répit qui lui est accordé par une administration moins marâtre qu'on ne le croit communément.

De retour au bout de quelques instants, l'assistante me dit :

— Vous l'avez vu. N'est-ce pas qu'il est stupéfiant ? C'est un enfant à qui je m'intéresse beaucoup. Il est si bien élevé, si gentil, depuis qu'il est ici.

— Croyez-vous à sa sincérité ?

Elle se mord les lèvres :

— A sa sincérité totale, ceci est une autre question. Qu'il y ait un peu de mythomanie dans son cas, cela ne me surprendrait pas. Mais je crois qu'en le prenant comme on doit le prendre, on arrivera à l'amender complètement. Le fond est bon. Son intelligence, comme vous avez pu le constater, est au-dessus de la moyenne. Il eût été désastreux que

Pour se venger d'une mère nourricière qui le martyrisait, le jeune Louis R... n'avait pas hésité à mettre le feu à la ferme.

### V. (1) — UN INCENDIAIRE DE ONZE ANS

On m'a communiqué cette lettre d'un enfant de onze ans et quatre mois. J'en respecte le style, l'orthographe et la ponctuation. Je supprime simplement les noms de personnes et de lieux.

« J'étais chez M. L..., en nourrice à C..., commune de D... département de l'Y... J'y suis rentré le 17 mars 1931 et suis reparti le lendemain de l'incendie. Mais parents nourriciers tenaient une petite ferme, je n'étais pas bien, il fallait que je fasse une partie du travail de la ferme, le plus méchant pour moi était ma mère quand je n'avais pas bien travaillé elle m'envoyait au lit sans manger, elle me battait, elle prenait parfois une poignée d'ortie et me la passait sur le postérieur.

« Une fois j'avais déjà pris des allumettes pour faire un petit feu dans les champs en y gardant les moutons ma mère me les avait trouvés, elle fit venir le directeur en disant que je voulais mettre le feu à la maison. Et ce fut que le 14 février que j'eus l'idée de faire brûler de la paille sans penser à mettre le feu, alors je pris une allumette sur la cheminée sans être aperçu, pendant que mon père et ma mère étaient partis, j'allai dans la grange et monté sur le chafaud (sic) à

sourire mélancolique, elle ajoute :

— Peut-être la tient-il de son père inconnu.

Elles sont si mystérieuses et si troublantes parfois, les hérédités de ces pauvres gosses, déposés par une mère malheureuse ou indigne à l'hospice de la rue Denfert-Rochereau !

C'est dans une des cours intérieures de l'hôpital psychiatrique Henri-Rousselle, rue Cabanis, que nous nous trouvons. On se dirait dans une cour de récréation d'école primaire. Un bel arbre aux branches étalées ombrage un banc de pierre. Je m'y assieds avec le petit Louis R...

On nous a laissés seuls. L'enfant a des yeux couleur d'ardoise. Son regard est vif, son front dégagé. Il respire la santé, des taches de rousseur font valoir la fraîcheur de sa carnation. Il porte une chemise de grosse toile ouverte sur la poitrine, une culotte de velours et a les pieds nus dans des sandales.

C'est sans la moindre timidité et avec une facilité d'élocution rare à son âge qu'il répond d'une voix posée à mes questions. On dirait déjà un petit homme. Il me semble avoir affaire plutôt à une jeune citadine qu'à un enfant de la campagne, tellement il me paraît policé.

— Vas-tu être sage, maintenant ?

— Oui, parce qu'on m'a promis de me changer d'agence.

le tribunal le condamnât et que ce pauvre petit fût envoyé, jusqu'à sa majorité, dans une colonie pénitentiaire.

Avec l'assistante qui tient à me faire visiter les salles récemment installées, nous pénétrons dans une pièce claire dont des frises aux couleurs vives décorent les murs. Quatre à cinq lits y sont disposés. Dans l'un d'eux repose une jolie petite fille aux lourdes boucles brunes.

— Une sourde-muette, me dit mon accompagnatrice.

Et, m'indiquant, au pied d'un des lits, une gamine haute comme trois pommes et à la mine fûtée :

— Celle-ci, poursuit-elle, n'a que quatre ans et demi...

Quand, accompagnés par l'infirmière, nous avons franchi le seuil de la pièce, elle ajoute :

— Quatre ans et demi et elle n'ignore rien de la vie. Si vous saviez !... Elle et les siens vivaient pêle-mêle dans une sorte de tanière à la lisière des bois, à Saint-Leu-la-Forêt. Une promiscuité comme il n'en existe même pas dans la zone. Le père est au bain en ce moment.

Et nous revenons dans le pavillon central à la porte d'entrée duquel flotte un drapeau tricolore. La décoration des murs de la rotonde d'attente rappelle l'intérieur d'un établissement thermal. Une grande statue en terre cuite, représentant une femme nue aux formes rebondies, tenant sur son épaule

un enfant également nu, occupe le milieu de la rotonde. C'est ici que les malades venus en consultation sont dirigés sur les divers services du centre de prophylaxie mentale et de psychiatrie.

Assis à une petite table, à gauche de la statue, un coffret de métal à portée de sa main, un vieil employé questionne les malades sortant de la consultation.

— Monsieur ? ou Madame ?

Puis :

— Assurances sociales ?

Si l'interrogé répond : non, comme c'est la majorité des cas, il dit :

— Alors, c'est six francs.

Le malade paie et s'en va.

Il traverse la grande cour où rutilent, cet après-midi là, un soleil tropical. A sa gauche se déploie un imposant corps de bâtiment.

L'hôpital Henri-Rousselle, où il a été en consultation, est englobé malencontreusement dans le groupe de constructions dont se compose l'asile Sainte-Anne. On sait combien les syllabes de ce nom résonnent sinistrement aux oreilles parisiennes. Sainte-Anne, c'est la maison de fous. On y entre pour être interné.

Il n'en va pas de même de l'hôpital Henri-Rousselle qui en est indépendant. Les malades qui s'y rendent le font librement. C'est ce qu'on appelle un service ouvert. Le point de départ du docteur Toulouse, son fondateur, a été le suivant : « Il y a une masse

(1) Voir « DÉSCRYVA », depuis le numéro 294.

# ANES AU ENT

importante de séquestrés dont le séjour dans les établissements d'aliénés n'est pas nécessaire et créée, en même temps que des dépenses considérables, des obstacles à une transformation des asiles dans le sens d'hôpitaux ouverts... Il est donc nécessaire de rechercher de nouveaux modes d'assistance ne comportant pas cette flétrissure imméritée, et dont on fera bénéficier tous ceux dont la séquestration dans les maisons actuelles n'est pas rendue nécessaire par la violence de leur délire, par le danger qu'ils courent ou qu'ils font courir aux autres. »

On ne se doute pas des oppositions de tous genres que connut l'initiative du docteur Toulouse, dans les milieux tant judiciaires qu'administratifs et médicaux. Le préfet de police et le Parquet, en premier lieu, voyaient d'un mauvais œil les déséquilibrés qui échappaient à leur contrôle, alors qu'ils s'accommodaient volontiers des maisons de santé recevant des aliénés riches. Médecins et infirmiers, de leur côté, s'émurent de réformes susceptibles de modifier leurs attributions. Ces derniers s'inquiétaient, notamment, de se voir remplacés par des infirmières plus aptes qu'eux aux fonctions délicates que réclame le traitement des malades.

Enfin l'idée d'un service libre de prophylaxie mentale parvint, tant bien que mal, à triompher, et l'hôpital Henri-Rousselle, ainsi appelé du nom du président de la Commission d'Assistance au Conseil Général de la Seine, ouvrit ses portes, le 1<sup>er</sup> juin 1922. Dépendant, tout d'abord, de l'asile Sainte-Anne, il ne tarda pas à en être séparé administrativement.

Il convient de se féliciter de cette création. Le problème de la folie à tous ses degrés requiert notre attention. On peut dire que chacun de nous travaille un jour sur trois pour l'entretien des aliénés. On voit l'intérêt simplement matériel qu'il y a à en diminuer le nombre. L'alcoolisme et la syphilis, à l'encontre de ce qu'on croit communément, ne sont pas les seuls pourvoyeurs des asiles. La tuberculose et l'encéphalite y entrent également pour une large part. Il arrive à cette dernière d'être assez difficile à déceler.

On m'a cité le cas d'un brillant élève de l'Ecole Polytechnique qui, ayant eu une légère atteinte de cette dernière maladie, tomba, du jour au lendemain, dans le plus bas dévergondage. Il fut arrêté, un jour, pour vagabondage spécial, puis pour vol, et finalement interné.

Le docteur Toulouse a soigné un ancien élève de l'Ecole des Chartes devenu progressivement inapte à tout effort intellectuel. Rentré chez les siens, il essaya de tous les métiers sans pouvoir s'arrêter à aucun. Il remplit quelque temps l'emploi de manœuvre puis se mit à fréquenter les milieux anarchistes où il ne tarda pas à devenir un propagandiste par le fait. Condamné à la prison, il voit sa raison sombrer définitivement et aboutit à l'asile.

En quittant la rue Cabanis, le boulevard Arago de sanglante mémoire traverse ou débouche dans la rue de la Santé. L'asile et la prison, les deux pôles. A ces « enfants de trop », comme on dit dans le peuple où l'on a le génie de l'expression, qu'il faudra

de chance et de bonne volonté s'ils évitent l'une, pour ne pas tomber dans l'autre !...

■ ■ ■

Que sortira-t-il de l'enquête administrative à laquelle donneront lieu les dires du jeune Louis R... ?

Peu de choses, vraisemblablement. On n'aime pas plus les histoires à l'Assistance Publique que ne les aiment les maires des communes où sont placés les pupilles. Puis, à la campagne, chacun sait que les bouches sont cousues, précisément au moment où elles ne devraient pas l'être.

Il suffit de parcourir la presse régionale pour être édifié à cet égard. Voici, entre autres, deux coupures bien significatives.

Celles-ci, provenant d'un journal des Côtes-du-Nord.

« Jeudi dernier, on inhumait à Redran, arrondissement de Saint-Brieuc, un pupille de l'Assistance Publique, âgé de 15 ans, mort d'une méningite, selon le certificat médical. Au dire de beaucoup de personnes de la localité, l'enfant était journellement maltraité et battu par son patron qui, au cours d'une dernière scène de violence, lui aurait porté à la tête un terrible coup de bâton. A la suite de ces faits, l'enfant s'alita, il ne devait plus se relever. »

Les « personnes de la localité » en question ont attendu le décès de l'enfant pour parler...

D'un journal de Caen :

« Deux fermières martyrisaient cinq pupilles de l'Assistance Publique. Un jour, deux de ces pupilles se rendirent chez le maire et se déclarèrent si malheureux qu'ils ne voulaient plus rester chez leur nourrice. Les enfants qui étaient affamés ajoutèrent qu'ils ne mangeaient que de la soupe et du pain sec. Ils portaient de nombreuses ecchymoses. »

« Une enquête révéla des faits révoltants à la charge des deux nourrices. »

« Le plus jeune des enfants, âgé de quatre ans, pour s'être déchaussé, avait été frappé à coups de gourdin. Un autre, âgé de sept ans, ayant détérioré un objet, avait été saisi par une fermière qui, pendant que sa sœur l'immobilisait, lui frottait les jambes avec des orties et le flagellait jusqu'au sang. »

Les orties jouent, décidément un grand rôle dans l'éducation des pupilles par certaines mégères campagnardes.

On m'a cité le cas d'un vieux couple de paysans qui faisait marcher une ferme importante, avec, pour toute main d'œuvre, deux pupilles de l'Assistance âgés l'un, de douze ans, l'autre, de onze. Les travaux les plus exténuants, ceux qui réclament des muscles d'homme, étaient assurés par ces deux moutards. Un soir, le cheval qui servait à la traction d'une lourde herse à dents fixes avec laquelle les deux gosses avaient reçu l'ordre de remuer la terre d'un champ situé à près d'une demi-heure de marche de l'habitation revint seul à la ferme. On s'inquiéta des enfants, L'un d'eux, le plus jeune, fut trouvé, tout ensanglanté, à moitié étouffé par le poids de la herse, l'autre s'était enfui, craignant d'être rendu responsable d'un accident qu'il n'avait pu empêcher.

Jusqu'à ce scandale, personne ne s'était ému dans le village de voir deux enfants aussi jeunes soumis à des besognes au-dessus de leurs forces.

— Des « enfants de l'hospice », pensez-vous !

Au cours d'une de ses audiences, le tribunal correctionnel d'Eure-et-Loir avait, récemment, à juger un cultivateur poursuivi pour coups et mauvais traitements sur un de ses ouvriers, pupille de l'Assistance Publique.

Il ressort du réquisitoire du substitut que le sieur G., cultivateur à Nicolay-le-Grenet, contraignait le jeune Méré Louis, âgé de 18 ans, à fournir un rendement maximum de travail par des menaces, des gifles et des coups de poing. Il alla même, un jour, jusqu'à le frapper de son fouet.

N'en pouvant plus, le jeune homme se rendit chez le maire de la commune pour porter plainte. L'état de dépression où se trouvait le malheureux était tel qu'on dut le conduire à l'hospice de Saint-Brice, où il fut confié aux soins d'un docteur. Celui-ci constata une effrayante misère physiologique et dut instituer, immédiatement, un traitement de suralimentation.

Or, sait-on à combien fut condamnée la brute à figure humaine qui avait si ignoblement abusé d'un pauvre enfant confié à ses soins ?

A quinze jours de prison, avec sursis — car il y a un sursis pour des cas comme celui-là — et à 200 francs d'amende.

Je veux bien que ces pupilles ne soient pas toujours faciles à mener; il y en a beaucoup qui ont une fâcheuse hérédité, bien que je ne souscrive pas à l'opinion de certain inspecteur de l'Assistance Publique de la région de Toulouse. Appelé comme témoin au procès de ce Reyssac qui noya le fils qu'il avait eu d'une servante maîtresse, cet étrange fonctionnaire n'eut-il pas le front de déclarer :

— Tous les pupilles de l'Assistance Publique sont des tarés.

Tous, vous m'entendez bien.

Il est regrettable que l'Assistance Publique, qui compte à sa tête, et dans ses cadres, des hommes de cœur et animés parfois, malgré la routine administrative, de larges sentiments d'humanité à l'égard des pauvres enfants dont ils ont la charge, n'ait pas engagé cet indésirable inspecteur à solliciter d'elle une retraite prématurée.

Je tremble rétrospectivement, à l'idée que le jeune Louis R..., au sort duquel je m'intéresse plus particulièrement, depuis qu'il m'a été donné de l'approcher, pourrait avoir eu affaire, pour instruire son cas, à un esprit aussi borné.

La parole d'Albert Londres venant d'enquêter dans les pénitenciers militaires me hante au moment où je trace ces lignes :

— L'institution des Enfants Assistés est la fidèle pourvoyeuse des bagnes militaires.

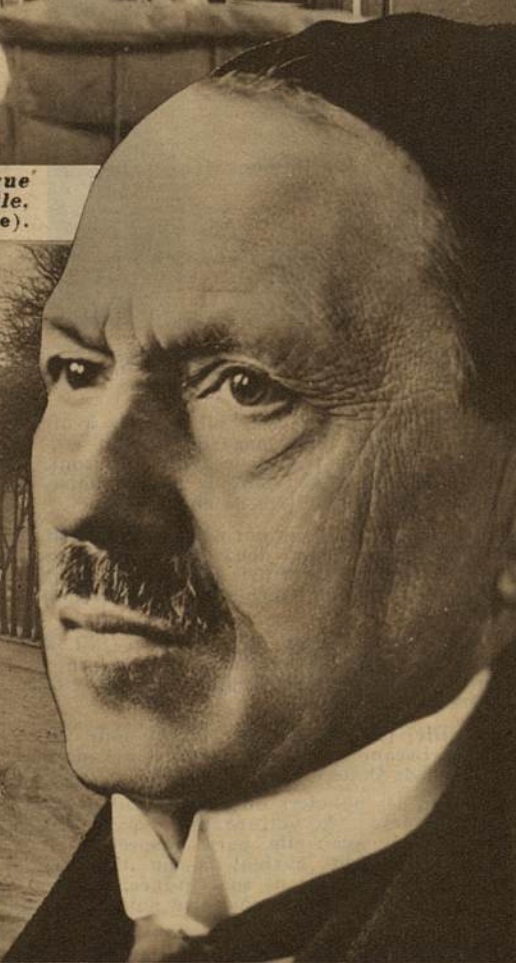
Et, trop souvent, du bagne, tout court, pourrait-on ajouter, quand on voit les semences de révolte qu'on jette imprudemment dans le cœur de certains pupilles...

(A suivre.)

Jacques DYSSORD.



C'est grâce à l'initiative hardie et à la ténacité du docteur Toulouse (ci-contre) que furent aménagés les divers services du spacieux et clair hôpital Henri-Rousselle. Centre libre de prophylaxie mentale (ci-dessus, ci-dessous et à gauche).





Le petit cafe de Mme Vannet, plus connu sous le nom de « Chez Albert ».



Les inspecteurs, lors de la reconstitution du drame, ont repris, à la table du fond, la place qu'ils occupaient lors de leur « planque ». Le sous-chef de la Sûreté Couplet et le brigadier-chef Giriat (les deux derniers à droite).



L'auto démarra d'un bond, serrée de très près par les policiers qui tiraient

# COUP DUR



Lyon (de notre correspondant particulier).

L'HISTOIRE est étonnante. Elle semble avoir été conçue par quelque écrivain de roman policier, ou, mieux encore, montée de toutes pièces par un metteur en scène américain qui voudrait nous étonner en nous présentant, sur l'écran naturellement, une bataille entre la police et les gangsters.

Rien ne manque à ce drame : ni la fusillade, ni l'homme qui, blessé, s'écroule sur le pavé, pas plus, d'ailleurs, que l'auto qui s'enfuit dans la nuit, tandis que, derrière elle, crépitent les revolvers.

Les détonations s'espacent enfin. La nuit redevient silencieuse, pour un instant seulement, jusqu'à l'arrivée de tous les témoins de la bagarre qui accourent, affolés.

A terre gisent seulement des glaces brisées, que la pâle lueur d'un unique bec de gaz fait miroiter dans l'ombre.

Tout un quartier est en émoi. Quel drame s'est déroulé ?

Ce sont, dit-on, des voleurs de fourrures qui, traqués, viennent de se défendre contre la police.

D'où venaient-ils ?  
Leur dernière expédition avait eu Valence



Le pseudo M.-R. Locrai n'était autre qu'Alfred Juge, un redoutable bandit.

comme objectif. Dans cette ville, après avoir fracturé la porte d'un magasin, ils ont emporté pour 300.000 francs de lynx, de visons, de renards argentés, triant la marchandise, n'emportant que les pièces de choix.

Puis, dans la nuit, ils ont gagné Lyon. Cent kilomètres avec leurs deux voitures. Dans l'une, trois hommes ont pris place. Dans l'autre, un chauffeur seulement qui transporte le butin.

Il est quatre heures du matin. Il fait à peine jour lorsqu'ils arrivent dans ce coin tranquille d'un quartier populaire de la cité ouvrière de Villeurbanne.

La veille, prévoyants, ils avaient loué un box à M. Lacanot, rue Jean-Broquin, à l'angle du chemin de Bellecombe.

Comment les policiers ont-ils eu vent de la chose ? Comment la voiture qui devait être garée là leur avait-elle paru suspecte par avance ? Comment avaient-ils pu deviner, avant qu'elle ne revint de son équipée, qu'elle rentrerait chargée de marchandise volée ?

C'était là le secret de M. Ucciani, le nouveau chef de la Sûreté de Lyon, qui avait pu-

Ils ont choisi la table du fond, un peu et retraits derrière le comptoir. De là, par la porte, ils ont une échappée sur le box n° 7 de la rue Jean-Broquin.

Avant l'arrivée des premiers clients, ils peuvent échanger quelques réflexions. Ils ne savent pas à qui ils ont affaire. Ils supposent bien que ce sont des « durs ». Mais qui ? Comment tout cela va-t-il se terminer ?

— La voiture est de Paris, dit l'un d'eux. C'est une 5.960 R G 6. On dit qu'ils viennent d'opérer plusieurs fois en divers endroits.

« Il paraît même que ce seraient eux qui auraient tué Bertin Richard, le cafetier de Champigny. »

Une belle prise en espérance, quoi !

Aujourd'hui, le temps leur paraît terriblement long, pendant la matinée. Puis le café se remplit peu à peu de clients, à mesure qu'on avance dans l'après-midi. C'est samedi,

sont plus haut dans la rue.

— Vingt-deux !

Au coin de la rue mal éclairée par le réverbère, un grand gaillard a sifflé et voici que, du garage, sort comme une trombe celui qui vient d'y entrer. Il va tomber dans les mains des inspecteurs. Il tire son revolver, fait feu. Un coup, deux coups... Ils ne sont pas atteints. Le bandit glisse entre leurs doigts.

Les policiers ont tiré leurs armes, eux aussi. La fusillade crépite. Le fuyard est pris entre deux feux. Tout à coup, il s'affaisse. Il va tomber à terre. Il porte la main à son côté. Puis il se redresse, court toujours en titubant vers la voiture. Il tire encore deux ou trois balles. La voiture qui attendait, moteur en marche, derrière le pâté de maisons, et qu'on n'avait pas vue, avance déjà lentement. La portière est ouverte. Trois hommes sont à l'intérieur. Ils ne veulent pas laisser là le copain :

— Allez ! Allez ! Vite ! Vas-y !... crient-ils pour encourager le blessé. Celui-ci arrive auprès de l'auto en même temps que deux inspecteurs. Il est épuisé. Il va être pris. La voiture avance toujours à petite allure. Deux des occupants tendent les bras, agrippent par ses vêtements l'homme, le happent. La portière se referme. Les policiers tirent sur la voiture, les glaces volent en éclats. Ils tirent dans les pneus, dans le moteur, partout. De l'intérieur de l'auto, des coups de feu crépitent également. Les bandits couvrent leur fuite.

Mais le moteur est bon. Le démarrage a été brutal. Deux secondes après, l'auto tourne au bout de la rue, disparaît...

Ça sent la poudre à plein nez. Tout le quartier arrive au pas de course. Il y a bientôt cinq cents personnes dans la rue.

— Aucun de vous n'est blessé ? demanda Giriat.

Aucun. Ils ont eu chaud. Comment faire autrement, sans voiture ?

— En tous cas, ils ont du plomb dans l'ail... Ils n'iront pas loin...

Hélas ! si, ils sont allés loin. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne les a pas revus.

Mais ils n'ont pas fait « chou blanc », les policiers... Il y a une prise, une bonne prise, bien mieux que la voiture et que ses fourrures.

Au coin de la rue, à l'endroit où le bandit a failli s'écrouler, il a laissé tomber son portefeuille.

Il y a des papiers. Un permis de conduire au nom de Maurice-René Locrai, vingt-huit ans, né à Paris. On a examiné le permis et la photo, et on s'est aperçu que le nom était faux. Car on possède la même photo à la Sûreté de Lyon, exactement la même. Ce Locrai, c'est un redoutable bandit : c'est Alfred Juge, l'un des frères Juge, les écumeurs, les voleurs d'autos, les assassins peut-être. L'autre est en prison à Saint-Julien-en-Genevois.

Quant à Alfred, est-il toujours en vie ? Il a été cependant rudement touché.

Dans le portefeuille, on a découvert également une lettre cachetée et timbrée, prête à être mise à la poste à l'adresse de Roger Didier, à Valence :

« On retournera te voir, lui dit Juge-Locrai. Tâche de bien te frimer... Le lendemain, Didier était arrêté.

Mais les autres ?... Vers quel nouveau crime roulent-ils ?

La voiture noire, le numéro de Paris, les quatre malfaiteurs... Tout correspond au signalement des « tuteurs » de Champigny... La randonnée macabre des bandits en auto va-t-elle s'allonger encore ?

Pierre ARMON.

Le bandit parvint à sortir en trombe du garage et à filer entre les mains de ses poursuivants.

demment dressé le plan de toute cette affaire, avec son excellent collaborateur, M. Couplet, sous-chef de la Sûreté.

A quatre heures, la voiture est rentrée. Les bandits ont baissé le rideau du garage, l'ont fermé à double tour.

A cinq heures, le rideau se lève. Les fourrures sont découvertes. Le rideau se baisse de nouveau.

A cinq heures et demie, cinq inspecteurs de la Sûreté prennent leur faction dans le petit café de Mme Vannet, d'où ils peuvent surveiller le garage.

A ce moment-là, M. Françon, le fourreur de l'avenue de la Gare, à Valence, ignore encore le vol dont il a été victime pendant son sommeil. Il ne le connaîtra que deux heures plus tard, en pénétrant dans son magasin. Et la Sûreté de Lyon, avant lui, aura prévenu le commissaire de police de Valence.

\*\*\*

Les policiers sont là. Tous appartiennent à une brigade qui connaît admirablement le quartier. Elle est commandée par le brigadier-chef Giriat qu'entourent les inspecteurs Guillermin, Jouveval, Rodot et Moncot.

L'un est affublé d'un long tablier de garçon de salle ; l'autre porte une combinaison kaki de mécano ; le troisième est en « bleu » ; les deux autres en débraillé. Ils ont mis au courant la patronne pour qu'elle ne s'étonne pas de les voir rester chez elle si longtemps. En effet, ils n'espèrent guère voir arriver leurs hommes avant la nuit et peut-être le milieu de la nuit.

jour de paye ; on vient au café d'autant plus volontiers qu'il fait 34 degrés à l'ombre.

« Chez Albert », comme on dit en parlant du café Vannet, ça se passe en famille. Le soir, comme ailleurs, dans ce quartier-là, en fin de semaine surtout, ça fourmille de pivolets. Il y a Cavalier, il y a Gugusse, il y a Milou. La patronne essaie de les calmer quand ils deviennent trop bruyants. Mais les « travailleurs » de la table du fond lui font signe que cette animation leur est favorable...

\*\*\*

— Hop ! Attention !...

C'est le brigadier Giriat qui vient de voir une ombre se glisser vers le garage.

Il est dix heures. Il y a encore du monde dans le quartier mal éclairé. Les inspecteurs sortent en deux groupes : ils exécutent le plan. Deux vont se placer au delà du box 7 pendant que le bonhomme qui a levé le rideau entre dans le garage. Les trois autres ont à peine le temps de se demander comment il se fait que leur homme arrive seul.

Ils s'avancent pour cerner le garage. Ils veulent le prendre à l'intérieur. Mais un coup de sifflet retentit derrière les deux policiers qui

BON-NATUREL-SAIN

BYRRI

PARFAIT TONIQUE

## CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,  
POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement.



Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE. Gratuitement le PROF. DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez, en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joignez 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures (Etranger 4 Frs).

PROFESSEUR DJEMARO, Service VB  
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)

...VOUS  
**guérirez**  
sans privation,  
discrètement,  
**Maladies secrètes**  
hommes et femmes, avec les  
**DRAGÉES BLOT**  
La boîte : 12,50 (France seul). Laboratoires  
**BLOT** (rayon 22), rue André Déléieux,  
TOULOUSE

**Cou... cou!...**

La Joie  
de vos Enfants

**30 FR.**  
Garanti 5 ans  
Envoi contre Remboursement  
Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.  
**COUCOU EV LYNDY**  
**MORCEAU (Doubs)**  
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

**39 FR.**  
RÉGULATEUR  
DE PRÉCISION  
du  
**'TRAVAIL'**  
Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.  
En métal chromé 39 Fr.  
inaltérable  
En métal KOMLOR 59 Fr.  
Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre.  
Envoi contre remboursement  
Garanti 10 Ans  
sur Bulletin spécial  
Echange admis  
**EV JAMS MORTEAU**  
BESANÇON (Doubs)  
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

# LES SUICIDÉS

le nouveau roman de

GEORGES SIMENON

Un volume sous couverture spéciale illustrée. 7.50



Mesdames !

Trois produits indispensables à votre beauté.

**LA SÈVE NATCHAO NATCHAO**

Fait pousser les cils  
Résultats merveilleux

La boîte 13 fr. Franco c/mandat 14.50

Le Cosmétique **NATCHAO**  
pour courber et fixer les cils  
NE PIQUE PAS

La boîte 12 fr. Franco c/mandat 13.50  
4 nuances : noir, brun, châtain, bleu noir

Rouge à lèvres **CARÈGE**

Évite tous les inconvénients des fards gras  
Il est garanti inoffensif, ineffaçable.  
Le tube nickelé 10 fr.  
Franco contre mandat 11.50

En vente :  
**PARFUMS DE SYLVIE**  
164, rue du Fg-Saint-Honoré, Paris

# FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



# L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grad à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0,90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE : **SYSTÈME NERVEUX.**

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2me PARTIE : **ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.**

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatorrhée, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE : **MALADIES DE LA FEMME.**

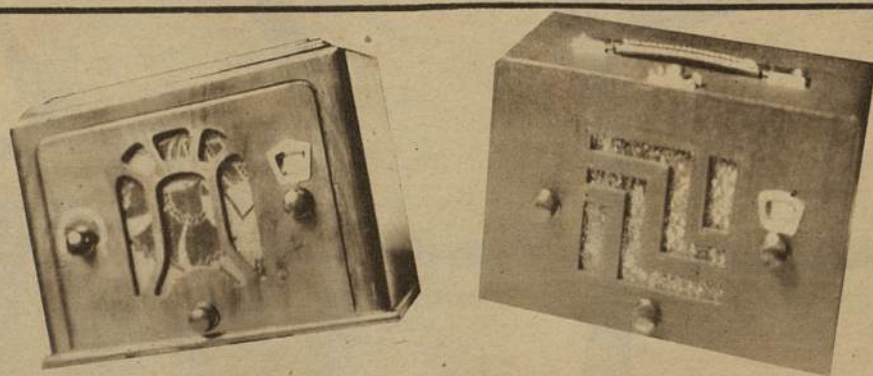
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4me PARTIE : **VOIES DIGESTIVES.**

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE : **SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.**

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sclérotique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.



## "MELODY'S", le rêve musical

POSTE MINIATURE MÉLODIEUX

- 1) Superhétérodyne à 5 lampes multiples dernier modèle perfectionné.
- 2) Six circuits accordés.
- 3) Haut-parleur électrodynamique.
- 4) Contrôle de tonalité.
- 5) Dispositif pour P. O. et G. O. de 200 à 2.000 m.
- 6) Cadran lumineux.
- 7) Prise pick-up.
- 8) Fonctionnement sur TOUS courants : Alternatif : 90-240 Volts, 25-60 périodes. Continu : 90-240 Volts.
- 9) Poids 3 kg. env.

« MELODYS » est considéré comme le dernier succès de la technique moderne.

Grâce à sa construction il vous offre : une sélectivité de moins de 9 kc. permettant de recevoir toutes les émissions européennes à grande puissance.

Sensibilité en fraction de microvolt.

Parfaite tonalité.

Musicalité idéale.

Modèle A :

Présentation spéciale en noyer américain verni au tampon.

Une valise en cuir solide en supplément de 80 francs.

Modèle B :

Présentation en coffret de luxe portatif.

Le nombre des lampes ne signifie rien sinon une consommation exagérée du courant.

Ce poste comporte 5 lampes qui en valent 7 parce que deux à fonction double.

Garanti 1 an - PRIX : 1.195 fr.

Une remise de 25 % sera accordée aux 20 premiers lecteurs de DÉTECTIVE qui se présenteront de la part de ce journal.

Pour tous renseignements, s'adresser à NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, PARIS (6°)

## DEMANDEZ

Le Raisin-Caramel  
au jus de raisin frais de  
VALENTIN-PICARD  
Frère et Sœur.

En vente chez les Confiseurs-Pâtisseries

## LA DÉCOUVERTE LA PLUS SENSATIONNELLE GANDHOUR LE BAUME MIRACULEUX

à base d'extraits de Plantes  
Son simple contact avec la peau fait disparaître la graisse de la partie touchée. Permet de maigrir vite ou lentement, de 1 à 10 kgs par mois. Résultats incroyables, attestations médicales nombreuses. Usage uniquement externe, ne nécessitant aucun régime, aucun travail, quelques minutes de frictions. Notice envoyée gratuitement et discrètement (timbre). Laboratoires du GANDHOUR, 1, rue Mondétour, PARIS.

# DÉTECTIVE

LA CIBLE VIVANTE



Lydia Linder faisait, avec son  
amant Wassili, « le roi des  
tireurs », un numéro de  
cirque sensationnel. Se  
sentant délaissée, elle eut  
l'héroïque courage de se  
faire tuer par son partenaire.

(Lire, page 11, le dramatique récit  
de notre correspondant G. STREM.)

AU SOMMAIRE { Le fauve abattu, par Maurice Aubenas. — L'importun, par F. Dupin. — Le réveil des traitants, par M. Lecoq. —  
DE CE NUMÉRO: { Notre-Dame-des-Ténèbres, par Paul Bringuier. — Graines au vent, par Jacques Dyssord. — Coup dur, par Pierre Armon.